

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-ONZIÈME NUMÉRO

JUIN 1900



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1900

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 25 avril 1900.

CHEZ LES FANG

II. — La vie sociale du Fang

Par le R. P. TRILLES


De la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Coeur de Marie

(*Les Missions Catholiques*)

SUITE ET FIN (1)

§ I. — LA FAMILLE

Comment nos Fang se marient. — Les préliminaires

N France et même ailleurs, dans ces pays qu'on aime à gratifier du nom de civilisés, lorsqu'un jeune homme désire fonder une famille nouvelle, il cherche d'abord une dot, puis une fiancée. Sa position à lui-même est scrupuleusement examinée : richesse, talents, réputation, situation acquise, conduite ! Et tout ceci mûrement pesé, le mariage se conclut, tout le monde est content, sauf trop souvent l'épousée dont le cœur fut peu ou point consulté.

Eh ! bien, nos Fang en font presque autant : la seule différence, c'est que le mari achète sa femme, et pour la bien dresser, il l'achète jeune, quitte à la revendre avant la con-

(1) Voir les cinq numéros précédents.

clusion du mariage, s'il lui trouve trop mauvaise tête. Saint François de Sales a dit quelque part que, si le mariage était précédé d'un noviciat, beaucoup resteraient. . à la porte. Nos Fang, eux, ont su tourner la difficulté : vers dix ans, la fiancée, choisie et payée, est emmenée dans la famille de son futur, confiée à sa belle-mère, et plus tard, si tout va bien, le mariage se conclut.

* * *

Et ceci posé, venez avec moi chers lecteurs, au village d'Ambroise. Deux religieuses de Libreville, sœurs Saint-Charles et Saturnin, nous y ont précédés, et par devant elles, notaire et greffier, votre serviteur, avocat, juge, témoin et partie, comparaitront les père et mère de Mlle Enemvé (littéralement, la parfaite) que M. Rémy Angwé, un de mes catéchistes, a distinguée entre toutes pour en faire sa future épouse. Il ne s'agit plus que de déterminer définitivement la dot à payer : les sœurs et moi, réputés gens de crédit, répondrons de la somme, et l'accord une fois conclu, Mlle Enemvé partira d'un pied léger avec les sœurs qui se chargeront d'en faire une bonne chrétienne d'abord, une ménagère accomplie ensuite, et, dans huit ou dix ans, s'il plaît à Dieu un nouveau foyer, une nouvelle famille, seront fondés.

Pendant deux longues heures, on parle, on crie, on se met d'accord. Article par article, tout est discuté, compté, chacun, comme en Normandie, tirant de son côté.

* * *

Finalement Enemvé fut amenée et on daigna lui apprendre que désormais elle devait considérer Rémy comme son futur époux.

A titre de curiosité, voici le contrat établi en cette mémorable occasion.

Aujourd'hui, 5 août 1896, moi Méviane, du village de Uzangayong, de la tribu des Esémvè, je marie ma fille Enemvè, âgée de 7 ans environ, à Rémy Angwé, du village de Mbèll, homme de la tribu des Esanang.

Et il me donnera :

Huit fusils à pierre, en bon état et nullement détériorés, avec leurs huit pierres ;

Huit petites jarres, à une oreille ;

Une grande jarre, à deux oreilles ;

Cinq grandes marmites, à trois pieds, en fonte, avec couvercle ;

Cinq petites marmites, en fonte, avec couvercle ;

Quinze caisses en bois blanc ;

Vingt-six sabres de traite ;

Trois grands chapeaux, comme les blancs en portent ;

Trente pagnes, à fleur rouges, avec bordure ;

Trente-deux têtes de tabac à six feuilles l'une, de bonne longueur ;

Vingt-une bouteilles d'eau-de-vie d'un litre, fortes ;

Une couverture ;

Un grand habit à pans ;

Trois pipes en terre et deux en bois.

Ceci fait en présence du P. Trilles, des sœurs Saint-Charles et Saturnin, de Siméon, Rémy Angwé, Paul Eso, Evariste Esaba, Eugène Ndunge, Obame, Uzameyo, chef du village de Méviane, et Méviane lui-même.

En foi de quoi, tous ont signé (d'une marque reproduisant leur tatouage).

Et ceci fait, le P. Trilles en fut de sa bouteille d'eau-de-vie qui, sitôt versée, disparaît au grand galop ; Méviane partit et la petite fille s'en alla avec les sœurs.

* * *

Ainsi, chers lecteurs, se conclut souvent en nos pays le contrat de mariage ; par malheur, c'est une grosse dépense pour nous. En effet, les jeunes gens qui sortent de nos écoles, ne demandent pas mieux que de s'établir ; mais, pour cela, il faut acheter une femme et d'abord la gagner. Comme le montre le contrat ci-dessus, c'est encore assez cher : générale-

ment la femme Fang revient à quelques centaines de francs. Avant d'avoir cette somme à leur disposition, nos jeunes gens doivent longtemps patienter !

D'un autre côté, les vieux païens polygames, par le fait même qu'ils possèdent plusieurs femmes, capital productif, économisent plus vite et davantage. Possédant beaucoup, ils mettent la main sur toutes les petites filles, les achètent comptant et au besoin fort cher. De là, une situation éminemment dangereuse pour nos enfants, car, ou bien il leur faut attendre de longues années et c'est une dure épreuve, ou bien ils n'attendent pas, enlèvent une femme, se sauvent avec elle et de là d'interminables conflits !

Et c'est pour remédier à cela que le missionnaire prend les devants, avance la somme nécessaire, quand il l'a, et, quand il ne l'a pas... la demande aux lecteurs des Missions Catholiques qui, parfois se font bien un peu tirer l'oreille.

Et pourtant, c'est le seul moyen d'assurer l'avenir, de fonder ici la famille chrétienne, de faire souche d'enfants du Christ !

Allons, qui de vous, le premier, me donnera une petite Fang !

A cent francs, c'est pour rien ! une fois, deux fois... à cent francs !

Le mariage

Nous venons de voir comment se font nos mariages chrétiens.

En pays païen, il n'en est pas de même. Il me fut donné une fois d'assister à la fête du mariage.

La plus grande partie des marchandises avait été livrée ; il ne s'agissait plus que d'aller chercher la nouvelle épouse en son village et de l'amener à son nouveau domicile. Grande rumeur chez Mba : on fourbit les fusils, les tonneaux de poudre sont défoncés, de toutes parts éclatent les coups de feu, boum, boum, le village est en liesse !

L'heure de s'embarquer est venue ; les fétiches consultés se sont montrés favorables et le sang des victimes a coulé. En avant ! parents et amis s'installent, s'entassent dans les pirogues, les plus habiles au gouvernail, les plus vigoureux aux pagais. Le père de Mba est gravement assis au milieu d'un canot ; sans rien faire, il surveille la manœuvre plus ou moins tumultueuse. Une dernière salve de coups de fusil, et, dans les eaux tranquilles du fleuve majestueux, les pirogues filent rapides ; en cadence, les rames fendent l'onde et, sous l'effort de bras nerveux, l'esquif vole, le *scaldent* du bord a entonné le chant des fiançailles et sur les rives qui fuient et disparaissent, dans les criques bleuâtres qui s'estompent dans le lointain, l'écho répond : *Ohé, ohé ! ohé*. C'est la fête des fiançailles.

Tout là-bas, là-bas, à cette pointe de roc, apparaît enfin le village, but du voyage joyeux. Une salve de coups de feu, puis encore une, puis une encore : les voyageurs sont signalés, de tous côtés la poudre parle. On accoste enfin, les compliments de bienvenue sont échangés, chacun se secoue. Le torse ruisselant de sueur disparaît sous les plis flottants d'une pièce de cotonnade drapée à l'antique, les pirogues sont amarrées et l'on monte à l'*abène*. Le père de Mba, en termes dignes et graves, annonce l'objet de sa venue ; comme tout est convenu d'avance, on y acquiesce aussitôt et Samévéa, toute tremblante, est amenée devant son futur beau-père.

Pauvre enfant ! elle a douze ans à peine et déjà pour elle vont commencer les douleurs de l'exil ; aussi l'appréhension de l'inconnu fait-elle rouler dans ses grands yeux naïfs de grosses larmes qu'elle ne peut retenir. Une dernière fois cependant, elle est examinée de tout point et l'accord est enfin conclu. Affaire faite. Il n'y a plus à y revenir. Samévéa, tu as changé de maître.

Le père de la fiancée se hâte cependant d'immoler le plus beau de ses cabris. De nombreuses poules sont égorgées

sans pitié ; vite on les enveloppe dans les larges feuilles du bananier préalablement passées sur le feu afin qu'elles ne se brisent pas : partout les feux sont activement poussés et les ménagères affairées crient, tempêtent. C'est fête au village, c'est la fête des fiançailles, noces et festins !

Telle, je vis souvent, en nos fermes normandes, la fête du mariage. Tandis que la fiancée, modestement retirée en sa chambre de jeune fille, rêve et songe à l'avenir, dans la grande cuisine enfumée, la maîtresse affairée, rouge, suante, bonnet rejeté en arrière, va, vient, se démène, bouscule serviteurs et servantes et surveille d'un œil attentif le mouton qui, lentement, tourne et retourne en la vaste cheminée, rôti monumental digne des héros d'Homère !

* * *

Dans un coin écarté de l'*abène*, un tonnelet d'eau-de-vie dresse cependant ses formes rondelettes ; on en a fait sauter le couvercle, et chacun tour à tour vient puiser à la source. Jadis, le vin de palme, en ces occasions coulait abondant, répandant partout une douce gaieté. Hélas ! la civilisation est venue, et les alcools allemands, le gin et le whiskey de l'Anglo-Saxon sont venus à sa suite. Mais, comme à ces palais blasés par les brûlantes épices des pays du soleil, l'alcool seul ne suffirait pas, nos astucieux négociants y ont fait infuser du poivre, du tabac, du piment. On y a joint de l'acide sulfurique, mêlé, trituré, infernale chimie, atroce cuisine, au moyen de laquelle le fils d'Albion peut vendre à 2 francs le litre sa liqueur et réaliser encore un honnête bénéfice de 100 %. La population s'appauvrit, s'étirole, diminue et meurt, la race s'abâtardit ; qu'importe, la consommation augmente : un peuple qui aurait pu être grand et fort, bon et chrétien, s'en va disparaissant ; la consommation augmente. Le négociant empile ses écus en son solide coffre-fort, se croise les mains avec satisfaction sur son majestueux abdo-

men, et avec un aplomb que l'on peut croire sincère, se plaît à répéter devant sa glace : " Nous autres, pionniers de la civilisation ! "

Mais revenons à nos fêtes de fiançailles.

L'eau ardente a donc commencé à circuler, les victuailles sont prêtes et, dans les larges corbeilles, les femmes apportent les mets préparés. Longuement, on mange, et quand tous sont rassasiés, on laisse aux femmes quelques reliefs, quelques bananes et manioc ; c'est là leur fête à elles : l'homme n'est-il pas le maître !

Un coup de tam-tam a soudain retenti, tout le monde sort dans la cour, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et les danses vont commencer. D'abord, il s'agit de trouver des instruments de musique. Chaque femme a dans les mains une espèce de castagnette qu'elle agite et frappe en cadence, quelques vieilles se contentent de frapper des mains l'une contre l'autre : sèches et parcheminées comme elles sont, elles produisent, elles aussi, leur petit effet : clac clac, ça ne laisse pas d'avoir un certain charme et pour que rien ne manque au tableau, là-bas dans ce coin, regardez-moi donc cette grosse maman : dans son enthousiasme, elle a transformé le dos de son bébé en hurlante grosse caisse ! Et allez-y donc ! En avant la musique.

Les danses ont commencés. Mais loin de ressembler à nos bals de barrière, nos sauvages savent conserver la tenue, et jusqu'à la fin, le missionnaire, comme je le faisais ce jour-là, peut y assister sans crainte d'être froissé. C'est plutôt une danse de caractère, où les bras et les jambes, en un mouvement très animé, s'agitent et se démenent, mais sans jamais perdre le sentiment de la mesure. Les deux sexes ne sont pas mêlés ; chacun de son côté exécute les pas les plus difficiles, aux sons d'une musique de plus en plus rapide.

Mais comme il n'y a de si belle fête, hélas, qui ne prenne fin, peu à peu danseurs et danseuses quittent la salle étoilée où la lune, brillant flambeau, répand sa douce lueur argen-

tée. Chacun se glisse dans sa case, les plus enragés laissent enfin, de guerre lasse, la partie engagée, et, sur le village ensommeillé, Morphée répand à pleines mains les fleurs de ses pavots.

Et pendant huit jours ainsi, la fête recommence, le village est en liesse. Le jour on va à la chasse, le soir, on boit, on mange et on danse. Que voulez-vous ? il faut bien s'amuser. C'est la fête des fiançailles.

* * *

La nuit du huitième jour, c'est la danse des adieux, tout le monde s'en mêle : plus l'on fait de bruit, mieux on s'amuse. Tam-tam, bouteilles, sonnettes, caisses, tout est mis à contribution. Avez-vous vu quelquefois, dans nos bourgs endormis, les sérénades nocturnes que se plaisent à donner les jeunes étourdis ? La cuisinière voyait s'envoler marmites et chaudrons. Furieuse, nous la voyions courir après la poêle qui s'enfuyait rapide, bondissant en sauts désordonnés, attachée qu'elle était à la queue de son tou-tou favori. L'antique chaudière, relique poussiéreuse de la vieille grand-mère au menton branlant, ouvrait majestueusement la marche, grosse caisse improvisée, et nous autres gamins, fiers comme Artaban, nous allions ainsi, réveillant les échos de la cité dormeuse. Souvenirs d'antan ! joyeuses équipées de jeunesse, c'est vous que je revois au fond de ma pensée, tandis que là devant moi hurle et s'agite une foule tumultueuse, toute à la joie du moment.

La fête est enfin terminée. Adieux, paniers, les vendanges sont faites. Pour la dernière fois, Samévée passe la nuit dans la case maternelle, au village qui la vit naître, grandir et jouer, naïve enfant, toute au présent, sans souci de l'avenir.

C'est l'heure de se mettre en route. Samévée entre successivement dans chaque maison faire ses adieux, et partout,

souvenir qui l'accompagnera dans son nouveau village, on lui remet un petit cadeau. Ici c'est un collier, là c'est un bracelet, plus loin une fleur, ailleurs une plante destinée à chasser les esprits mauvais, plus loin un fétiche quelconque qui la défendra contre toute influence maligne. Il y en a bientôt un plein sac : tant mieux, de ces sortes de chose, on ne saurait évidemment trop avoir. Le tour du village est enfin terminé. Mba et ses amis sont remontés dans leur pirogue. Le père de Samévée, suivi de sa mère et de quelques amis, détache la sienne à son tour pour accompagner sa fille.

Samévée est à l'embarcadère. Chaque matrone à tour de rôle s'approche d'elle, et, mâchant dans sa bouche le *miam* symbolique, sorte de grand roseau qui est censé apporter le bonheur, crache sur la tête de la jeune fille inclinée. C'est la bénédiction pahouine, que bien souvent, du reste, j'ai subi pour ma part, quand, envers quelque vieille, je m'étais particulièrement montré généreux. Puis chaque femme, successivement, s'approche de Samévée, lui met ses deux mains sur les épaules et la mord légèrement au front : cérémonie symbolique qui semble dire à la jeune fille :

“ — Adieu, nous te bénissons ; mais va, tu n'es plus des nôtres ; pour nous, tu n'es plus qu'une étrangère, tu appartiens désormais à ton mari. Va en paix, nous te bénissons.”

Elles s'éloignent et, le cœur gros, Samévée monte dans la pirogue et prend place près de sa mère. La pirogue s'ébranle, le village s'éloigne et, les yeux remplis de larmes, la pauvre petite fiancée dit au pays qui l'a vu naître un long et triste adieu.

* * *

Au loin, dans la brume, se dessine le village où désormais vivra Samévée. On approche : l'arrivée du cortège est vite signalée, et de nouveau, la poudre parle. Rien de beau sans cela et c'est, ma foi, après tout, une petite preuve de l'iden-

tité de la nature humaine. Oui, l'homme est bien partout le même ! Quand, jadis, j'étreignai mes premières culottes, quel était donc mon suprême bonheur ? Tu t'en souviens, sœur, tandis qu'épéurée, tu courais te cacher entre les jupes de notre mère, d'un air vainqueur, mais rudement effrayé au fond, j'allumais, en m'efforçant de faire le brave, un pauvre petit pétard de rien du tout, pour me sauver ensuite ventre à terre ! Du bruit ! voilà l'homme ; du bruit, voilà le mobile ; regardez bien au fond, voilà le mobile de presque tous les actes humains.

On accoste donc au village, et les salves redoublent ; vive la joie et la jeune mariée !

L'époux met pied à terre le premier, puis il aide les parents de sa femme.

Samévée reste dans la pirogue. Avant de la laisser descendre, il faut encore donner un cadeau : allons, mon ami, exécute-toi !

Les chants et les danses reprennent de plus belle ; on conduit solennellement Samévée à la case neuve qui a été préparée à son intention : elle la franchit la première, ayant bien soin de ne pas toucher au seuil en passant ; ce serait faire entrer le malheur avec elle. Elle s'assied au milieu, reçoit les compliments des autres femmes ; ensuite tous sortent de nouveau et la petite mariée reste seule. Dans ses cheveux, rappelant notre blanche couronne d'oranger, brille l'odorant *Bemviége* et des bracelets de cuivre encerclent de leur lourde masse ses poignets et ses chevilles délicates.

Dehors la fête redouble. Danses, tam-tam, coups de fusil, rien n'est épargné ; et bien avant dans la nuit, l'orgie nocturne fera résonner au loin sur le fleuve, effrayant les oiseaux endormis, son *Evohé* joyeux. En avant les tam-tam ; retentissez, harpes sonores ; éclatez en fanfares, cornes d'écorce ou d'ivoire : du bruit et de la joie, c'est la fête du mariage.

* * *

C'est la fête du mariage : et pendant deux jours la petite mariée restera seule ainsi, assise en sa case solitaire. Elle n'a le droit de rien faire, de toucher à quoi que ce soit : elle doit rester là ; en général même à moins que son village ne soit trop éloigné, elle ne doit manger et boire que ce que sa mère a apporté avec elle, et, seule, celle-ci a le droit de pénétrer jusqu'à elle. C'est, en somme, une sorte de purification, antique rite dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, et dont la signification nous reste inconnue.

* * *

Au matin du troisième jour, la famille du marié ouvre la porte fermée. Samévéa vient au milieu de la grande cour du village et s'assied sur un escabeau préparé d'avance ; le village se rassemble autour d'elle ; la mère de son mari se place à sa droite, sa propre mère à gauche. Les deux pères apportent de l'huile de palme, on la verse dans une feuille de bananier et on jette quelques gouttes aux quatre coins de l'horizon ; puis chacune des deux mères en prend dans ses mains et frotte avec énergie toute la partie du corps de Samévéa qui se trouve de son côté. Cérémonie bizarre qui pourra amener le rire sur les lèvres du voyageur ou du passant ignorant, il ne verra dans ce rite que le côté grotesque, et peu lui en importera la signification. Et cependant peut-être serait-elle curieuse à rechercher à plus d'un titre, et se rattacherait-elle aux coutumes sémitiques qui à une époque très éloignée ont dû influencer sur les ancêtres de nos Pahouins. Les Orientaux, on le sait, aimaient ainsi à se parfumer d'huile, à la faire couler, aux circonstances solennelles, en flots parfumés, sur la chevelure, la barbe, les pieds de leurs invités. La fiancée en était toute parfumée (Cant. III, 6) au jour de son mariage et ce rite est encore conservé au pays du Christ.

* * *

Quoi qu'il en soit de cette coutume, une fois l'opération terminée, Samévée se lève avec toute la joie que vous pouvez deviner.

Et ce qui montre bien que cette cérémonie, ainsi que celles qui ont précédé, sont, à proprement parler, le vrai nœud du mariage, c'est qu'aussitôt cette onction terminée, le mari et sa mère imposent à la jeune femme le nom sous lequel désormais elle sera désignée. Elle s'appellera Ndongé, elle est la fille de sa nouvelle famille, elle est entrée dans sa nouvelle tribu. Néanmoins, elle conservera toujours avec son ancienne parenté d'étroits liens d'amitié. Quand un homme de son village passera, il trouvera chez elle abri et hospitalité et, plus tard, ses propres enfants à elle trouveront à leur tour dans le village de leur mère, protection et amitié !

* * *

Après cette cérémonie, vient, à proprement parler, ce que l'on pourrait appeler le festin des noces. La famille du nouveau marié a préparé un repas plantureux : un mouton en est ordinairement la pièce principale. Pour la dernière fois, l'on s'en donne à cœur joie ; puis quand tout est consommé : avec un dernier regard de regret, les invités reprennent le chemin de leur village, le père fait quelques cadeaux à sa fille, et en avant. Mais tout n'est pas fini encore : la célébration du mariage est entourée de plus d'une formalité !

* * *

Aussitôt les invités partis, le mari de Samévée part à la chasse, sa belle-mère prend son filet et s'en va à la pêche. En rentrant, le mari remet à sa femme le gibier qu'il a tué et sa belle-mère lui donne également le poisson qu'elle a pris. Elle en prépare deux plats distincts ; dès que tout est cuit à

point, la famille se réunit encore. Le poisson pêché par la belle-mère est apporté le premier : Samévéa en fait deux parts égales, s'assied en face de son époux et tous deux mangent ensemble. Puis le gibier tué par le mari fait son apparition ; l'époux se lève et sa mère prend sa place : une part de ce mets est ordinairement réservée pour que les autres femmes du village puissent y participer. Samévéa rentre ensuite dans sa case : les réjouissances sont finies. Mais pendant deux jours encore elle ne pourra sortir et nul ne pourra entrer chez elle, sinon sa mère. A l'aurore du troisième jour, on lui apporte le feu nouveau pour allumer son foyer ; désormais sa vie d'épouse a commencé.

* * *

Telles sont, en pays fang, les cérémonies du mariage, ici un peu plus, là un peu moins, car, en vous parlant de Samévéa, j'ai groupé autour d'elle ce que bien des fois j'ai vu faire ici ou là. Voilà pourtant ces noirs, que volontiers l'on représenterait comme des brutes, s'accouplant au gré de leurs passions ! Et cependant n'y a-t-il pas comme un parfum d'antiquité dans cet échange touchant qui termine l'ensemble des cérémonies matrimoniales, l'époux semblant dire à sa femme :

“ Voilà ma mère, tu la nourriras maintenant : elle est vieille, bientôt elle ne pourra plus se suffire ; mais elle m'a nourri dans mon enfance, et toi et moi nous ne sommes plus qu'un : à nous de subvenir à ses besoins. ”

C'est, du reste, la seule fois que mari et femme mangent ainsi ensemble, partagent également les mets : désormais la femme voudra bien se contenter de ce que son mari lui laissera.

Touchant échange : dans ce plat que la mère du nouvel époux remet à sa belle-fille pour le partager avec lui, elle semble lui transmettre ainsi sinon son autorité, du moins

ses charges maternelles, remettant à une autre plus jeune, plus vaillante et plus forte, le fardeau que ses mains débiles ont peine à supporter !

* * *

Bien des fois, je vous l'assure, en voyant ces cérémonies si simples, si naturelles et pourtant si profondément significatives, bien que nos pauvres sauvages, sans chercher à en deviner le sens, se les transmettent de père en fils, il m'est arrivé de me demander d'où elles leur venaient, qui les leur avait enseignées ! Et lorsque j'essayais de soulever un coin du voile, secouant la tête, les vieux me répondaient :

“ Nous ne savons pas ! Aux pays de l'Orient, c'est ainsi que faisaient nos pères ! C'est notre coutume à nous ! Nous ne sommes pas comme les bêtes de la forêt ! ”

Et une fois de plus, en leur ignorante simplicité, ces pauvres Noirs confondaient l'orgueilleux savant qui, lui, voudrait nous rabaisser en nous faisant descendre de je ne sais quel animal plus ou moins anthropomorphe.

Fils d'Adam, relève la tête et regarde le ciel ; marche vers le but que dès l'origine Dieu t'a assigné. Va et marche, écoutant la voix de ta conscience, faisant ce qui est bien, évitant ce qui est mal. Relève la tête et regarde le ciel. Non, ces singes que tu vois gambader au haut de tes grands arbres, suspendus aux lianes immenses, grimaçant dans les brousses, ces singes ne sont pas tes frères. “ Nous autres, nous ne sommes pas comme les bêtes de la forêt. ”

Funérailles chez les Fang'

Tout essouffés d'une course extra-rapide, des messagers viennent d'arriver à l'embarcadère. La nouvelle est grave, le tam-tam retentit, les coups de fusil éclatent de partout. Qu'est-ce donc ? La guerre ? Non, c'est plus grave que cela.

Nzogobiligili, le chef des Ntun, vient de passer de vie à trépas, et de tous les villages, on se rassemble à la hâte pour les funérailles. Voulez-vous faire comme eux ? Oui ? Eh ! bien, en marche !

Et, deux heures après, nous arrivons au village des Ntun. C'est une bonne et assez rare occasion de voir, en pays fang, un enterrement d'importance.

10 *Les Préliminaires.*

Hier, au soir, Nzogo a rendu son âme à son Créateur. Pauvre homme ! souvent je lui ai parlé de notre sainte religion et il paraissait m'écouter avec intérêt ; mais voilà, il avait vingt et une femmes et c'est vraiment beaucoup pour un seul homme ! Impossible à lui de s'en séparer. J'espère qu'à sa dernière heure, Dieu, en sa grande miséricorde, lui aura fait la grâce de voir que tout n'est que... vanité.

Donc, hier au soir, sur le coup de huit heures, Nzogo a rendu le dernier soupir.

Immédiatement son fils aîné s'est assuré de la mort en collant son oreille sur la bouche :

“ — Il a passé derrière la maison ! ”, dit-il en se relevant, et chaque assistant, tour à tour, s'est approché et a regardé Nzogo dans le blanc de l'œil. C'est bien fini ; le brillant du regard s'est enfui : tout espoir est perdu.

Comme il est parfaitement avéré que Nzogo n'est point mort empoisonné, mais d'une balle qui l'a atteint, le mois dernier, en pleine poitrine, il n'y a pas à rechercher celui qui lui aurait jeté un sort.

Difficilement, en effet, nos Fang admettent la mort naturelle. Pour eux, quand un homme rend l'âme, c'est généralement affaire de fétiche. Et comme le fétiche ne vient pas tout seul, il faut savoir qui l'a envoyé. C'est au sorcier de découvrir la chose : soyez tranquille, il trouve toujours un coupable. C'est si facile !

Dès que le trépas de Nzogo a été dûment constaté, ses deux premières femmes se sont placées à ses côtés ; elles ont pour mission de conserver au corps un semblant de chaleur vitale et resteront près de lui jusqu'au moment de la toilette dernière. Cependant les femmes du village se sont rassemblées : avec le *ruféma*, sorte de craie blanche, elles se sont, ainsi que les parents du défunt, sillonné la figure de longues marques ; puis les mélopées funèbres ont commencé.

Et jusqu'à l'aube blanchissante, ces vocifératrices ont chanté les hauts faits du défunt.

Ah ! Nzogo était un grand chef !

Au matin, la toilette du mort a commencé. Hommes et jeunes femmes s'éloignent. Les matrones ont pris un chaudron ; avec des incantations spéciales, elles choisissent une à une les herbes consacrées, les jettent dans l'eau placée sur le feu ; bientôt le liquide aromatisé frémit et bouillonne.

Avec soin, elles lavent le mort, veillant à ce qu'aucune goutte d'eau ne tombe à terre : quiconque la foulerait contracterait infailliblement une grave maladie : les esprits des morts sont si méchants !

On revêt ensuite Nzogo de ses plus beaux habits : le pagne bariolé qu'il portait aux grandes fêtes, le grand habit à queue de morue, le chapeau à haute forme qui, jadis, lui avaient été donné par le gouverneur. Sa canne est à ses côtés, son chasse-mouche dans sa main, l'éventail près de la tête. Nzogo est fait beau pour la dernière fois. Sa toilette est parachevée jusque dans les moindres détails. Il est prêt.

* * *

Nzogo est prêt !

Comme il n'a point laissé de recommandations dernières pour le lieu de sa sépulture, on l'enterrera simplement, suivant la coutume, près de sa case ; il lui sera ainsi plus faci-

le, les nuits suivantes, de venir voir si on le pleure suivant les formes prescrites. Parfois, les chefs choisissent des lieux de sépulture plus étranges : il leur arrive, par exemple, de faire couper l'extrémité du plus gros arbre qu'ils connaissent, puis, après leur mort, de s'y faire attacher, entre ciel et terre, gardiens jaloux du patrimoine des aïeux, sur lequel ils veulent veiller jusque dans la mort.

Nzogo n'a point exprimé ce désir, et sa tombe est creusée là, tout près de sa demeure.

S'il se fût agit d'une pauvre femme, tout différent eût été son sort. Celles-là, on les enterre à fleur de terre, dans la boue, et les crabes ont vite fait de dévorer les chairs. Mieux vaut ainsi, dirent les Pahouins : de cette façon d'abord, elles souffrent moins ; puis en écrasant une fourmi ou un ver de terre, nous ne risquons pas d'écraser une parcelle de notre mère !

Si la femme a eu deux jumeaux, on ne l'enterre pas : suspendue avec des lianes à quelque arbre de la brousse, enveloppée de nattes, elle y pourrit lentement, lentement, à moins qu'en un jour de curée, les grands singes, attirés par l'odeur, ne se rassemblent là, s'arrachant en un hideux festin, de purulents lambeaux de chairs . . .

20 *L'Enterrement.*

Tout est réglé pour les funérailles. Depuis le matin, les cris ont redoublé ; les hommes ont jeté sur leurs têtes, dans leurs cheveux crépus, les cendres du foyer éteint.

A pas lents, on se dirige vers la tombe, vers ce massif de bambous dont les longues frondaisons retombantes forment un berceau naturel. Sous les pieds, les feuilles sèches crient et se tordent et le ciel gris de la saison sèche répand sur cette scène de deuil une tristesse lugubre. On est mal à l'aise !

* * *

Malgré moi, mon esprit se reporte là-bas, bien loin, vers toi, ô ma patrie, et je pense à ces heures tristes où un être cher s'en allait, seul, vers le pays d'où l'on ne revient pas !

Il s'en allait, le cher défunt ! mais, sur sa tombe, le prêtre avait étendu sa main bienfaisante ; l'eau sainte que chacun lui donnait tour à tour consacrait le lieu de son repos, et les dernières prières de sa mère la sainte Eglise l'accompagnaient, le suivaient là-haut :

Lux aeterna luceat ei, Domine !

Et dans les airs, le tintement doux et triste de la cloche des funérailles invitait les chrétiens à prier pour le frère qui venait de partir, pour l'ami que l'on irait un jour retrouver là-haut.

Il s'en allait, mais il nous laissait l'espérance. Et ici ?

* * *

Dans la fosse profonde, Nzogo a été descendu, enveloppé dans une natte.

Les enfants du défunt s'approchent alors. Le sorcier invite tous les hommes dont la femme est enceinte à se retirer au plus vite. Voir enterrer le défunt porterait assurément malheur à l'enfant. Il prend alors dans ses mains une poignée de poudre rouge et en répand successivement sur la tête de chacun des enfants. Ce qui lui en reste, il le jette dans la fosse, à la tête et aux pieds du défunt.

L'un derrière l'autre, en une sorte de procession, tous les assistants s'éloignent, se dirigeant vers un arbre que le sorcier leur a désigné. Tournant autour de lui, au passage, ils en arrachent une feuille, reviennent à la tombe par le côté opposé d'où ils étaient partis, puis, par trois fois, chacun crache sur la feuille qu'il tient à la main, et la jette sur le mort.

C'est un dernier et solennel salut à celui qui va disparaître pour toujours, salut semblable à celui que nous

adressent encore les vieilles femmes, lorsque, pour nous remercier d'un cadeau, elles prennent la feuille appelée *miam*, la mâchent quelques instants, et, avec une habileté singulière, dirigent en un long jet sur nos têtes qui s'en passerait facilement, le résultat de leur mastication.

Tous prennent ensuite de la terre à pleines mains et la jettent sur le cadavre jusqu'à ce qu'il soit recouvert. Puis, laissant un espace vide assez considérable, on recouvre de branches et de nattes l'orifice béant : un piquet, planté debout, indique la place de la tête ; sur ce plancher, on entasse la terre en éminence assez forte.

* * *

Le vase qui a contenu l'eau dont on s'est servi pour laver le mort, est brisé et placé sur la tombe. Brisé de même et ainsi placé, tout ce qui a été à l'usage personnel du défunt, son verre, son assiette, sa pipe, son chapeau et, guenille informe, un dernier vêtement flotte au gré du vent, accroché à une branche voisine.

Une dernière assiette est alors posé sur la tombe, mais celle-là non brisée ; chaque jour les parents du défunt y apporteront une partie des mets préparés pour eux-mêmes, et chaque nuit invariablement les mets disparaissent. Il y a tant de bêtes dans la forêt : N'importe, la foi des Fang est robuste ; si elle ne l'est pas, ils font semblant de l'avoir.

On revient alors au village : la maison du mort est fermée ; dans quelques villages, on l'entoure encore de pagnes et d'étoffes ; mais, en gens prévoyants, nos Fang les criblent de coups de couteau ; les morts, gens habiles s'il en fût, sauront bien s'en servir tout de même, et les étrangers bien vivants, eux, ne seront point tentés de voler.

Une dernière opération reste à accomplir : couper, brûler, renverser impitoyablement les arbres, cultures, plantations faites par le défunt. Si les fils s'y refusent, ils doivent

racheter chaque pièce. C'est ainsi que, par suite d'une loi stupide, toute idée de progrès, tout espoir d'amélioration de culture, le travail de cinquante années, des cocotiers, des manguiers en plein rapport, disparaissent en un moment.

* * *

Enfin ! tout est terminé. Nzogo repose en paix et tandis qu'à pas lents, songeurs, nous regagnons le village, j'entends une maman pahouine qui menace son enfant méchant :

“ — Tais-toi, ou Nzogo va venir te manger ! ”

Comme les mœurs sont partout les mêmes !

L'enfant hurle de plus belle : maman, tout comme en France, lui applique une tape des mieux conditionnées, et, à part moi, je constate que calottes pahouines et claques françaises sont évidemment, sinon sœurs, au moins cousines germaines, d'où cet axiome :

“ Claques, gifles, tapes, calottes et autres choses du même genre, sous toutes les latitudes, dans toutes les langues et chez tous les peuples, ont une orthographe, une valeur et un son presque identique ?

O association des idées !

Et nous revenions d'enterrement !

Le retour d'enterrement.

Sic transit gloria mundi ! Ce pauvre diable de Nzogobiligili, après tant d'émotions, était censé reposer en paix pour quelques jours. De ci, de là, pioche sur l'épaule, les fossoyeurs, amis, parents,

Gais et contents, revenaient triomphants.

Après tout, pourquoi se faire de la bile ? le défunt était

allé là-bas au pays où l'on vit heureux sans rien faire. Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est notre tour à tous : en face de la mort et surtout de la mort d'un autre, nos Noirs ne sont pas sans une certaine philosophie !

* * *

Les vingt et une femmes du défunt, elles, étaient loin d'affecter une marche triomphante. Ah ! dame aussi, les pauvrettes savaient bien ce qui les attendait, et tout n'est pas rose dans les épreuves post-funéraires. Nous autres, en France, plus pratiques en somme, nous nous contentons de décorer de belles larmes la tombe du défunt regretté. Après cela, allez-y voir. Nos sauvages, plus méfiants, se sont posé le raisonnement suivant. De deux choses l'une : ou les femmes regrettent leur époux défunt, ou elles ne le regrettent pas ; si elles ne le regrettent pas, elles ont tort, et il faut le leur faire regretter ; ou elles le regrettent, et elles ont raison, mais ne sauraient trouver mauvais qu'on le leur fasse plus regretter encore.

Ombre de Nzogobiligili, tu dûs, ce jour-là, être satisfaite !

* * *

Les vingt et une femmes entrèrent à la queue leu-leu dans une case qui leur avait été réservée. On en avait enlevé tout ustensile, marmite, casserole, lit, plus rien, plat comme sur ma main. Chaque femme à tour de rôle passa devant un noir douanier, contrôleur en chef, et lui remit pipe et tabac, premier sacrifice funéraire aux mânes du défunt. Puis, en costume aussi succinct que possible, elles s'assirent en rond autour du poteau central soutenant la case ; on ferma la porte et les mélopées funèbres commencèrent. Le ton est bas d'abord, puis s'élève peu à peu, et se termine en mineur sur un sanglot plaintif.

La première femme commence, elle célèbre les mérites et les vertus de son défunt époux, chante le bonheur qu'elle éprouvait de vivre près de lui. Savez-vous que c'est un peu comme chez nous : on n'est jamais si bon époux qu'un fois bien enterré !

Quand la première femme a terminé tout ce qu'elle avait à dire, le chœur éclate en sanglots et en gémissements ; puis, madame la seconde, c'est à votre tour ! Et comme naturellement elle s'est efforcée de surpasser la première, après la reprise du chœur, la première recommence. Puis c'est le tour de la troisième à laquelle répondra la seconde et ainsi de suite, jusqu'à la fin. Quand c'est fini, eh bien . . . ce n'est pas fini ! Exatement comme dans notre chanson française :

Si cette histoire vous ennue (*bis*).
Nous allons la re, re, recommencer.

Pendant cinq jours elles resteront ainsi, n'ayant pour unique distraction que les pleurs, les sanglots et les louanges du défunt ! Entre temps, elles peuvent causer, dormir si le cœur leur en dit, mais sur la terre nue, sans couverture et sans feu. Par bonheur, nous sommes à l'Equateur !

Le matin du sixième jour, on recommence absolument comme le premier. Exténuées par cette longue réclusion, n'ayant eu à manger que quelques bananes que l'on a jetées par commisération, les pauvres malheureuses ont à peine figure humaine et dans un rauque sanglot, les voix s'éteignent ! Sur le front, elles se sont fait de longues marques blanchâtres, de même sur les joues, et leur corps est plaqué de larges taches d'argile.

* * *

Cependant, le soleil commence à descendre vers la cime des grands arbres. Les neveux et nièces du défunt sont allés couper les bananiers qu'il avait plantés. Au milieu du vil-

lage, les troncs sont rangés parallèlement, serrés côte à côte, en une longue file. Et dès qu'au soir, dans le ciel assombri, telle qu'un clou d'or, tout là-bas, brille la première étoile, on va solennellement ouvrir la porte des recluses. Les lamentations sont finies ! adieu, pleurs et sanglots.

“ — Nzogobiligili, es-tu satisfait ? ”

Et de sa tombe à peine fermée, le spectre semble répondre :

“ — Oui, elles m'ont assez pleuré , je suis content d'elles. ”

* * *

Est-ce donc fini ? Oh ! non pas encore ! oui, elles ont regretté le défunt, pleuré sa perte, chanté ses illustres qualités. Mais toutes les misères que ces méchantes femmes ont fait endurer au pauvre Nzogobiligili en sa vie mortelle, ne faut-il pas les expier un peu ? — Allons, pas de récriminations, mesdames, il s'agit de purifier tout cela ! Chacune d'elles vient s'étendre sur les troncs de bananier.

Tous les gens du village vont puiser de l'eau à la source voisine et chacun à son tour, du plus petit au plus grand, du dernier morveux au vieillard à la tête chenue, vient vider son récipient. . sur les veuves de Nzogo. Et quant nos jardiniers sont fatigués d'arroser ces plantes d'un nouveau genre, tout prosaïquement, il s'en vont se coucher. Défense cependant aux pauvres douchées de bouger, de faire un mouvement.

* * *

La nuit s'achève enfin. Voyez là-bas, nuage encore indécis de pourpre et d'or, quelques rayons lumineux chassent les brumes attardées. Phœbé a disparu à l'horizon et le village se lève. Les patientes, transies par le vent froid de la nuit, quittent leur couche glacée et s'assoient près de la case funéraire. Alors, avec des tessons de bouteilles, on rase

soigneusement la tête des épouses du mort. Cette opération bien que douloureuse, n'est rien auprès des tortures déjà endurées. Durant ce temps, les femmes du village sont allées, qui dans les plantations chercher des bananes, qui dans la rivière ou le ruisseau pêcher du poisson. On remet le tout aux patientes, elles le font cuire et viennent dans l'*abénc* l'offrir aux hommes. Seuls, le père et les fils de Nzogobiligili ont défense d'y toucher. Et quand les hommes sont rassasiés, une des matrones remet à chaque épouse une corbeille et un sabre. Elles s'en vont alors toutes ensemble couper près de là quelques bananes, quelques cannes à sucre, reviennent et se massent à l'extrémité du village.

Cependant, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ont formé une double haie, armés les uns de leur sabre, d'autres de bâtons, de houssines, de fouets, de pilons à manioc, tout ce qui leur est tombé sous la main. Au signal donné par le chef du village, les épouses du défunt se précipitent, il leur faut passer entre cette double haie, et sur leurs épaules nues, drue comme grêle, pleuvent les coups. Au petit bonheur : malheur à celle qui tombe ! Tant mieux pour les plus agiles ! Et la cohue s'en va, criant, hurlant, se poussant, se bousculant ; et l'on entend le bruit sourd du fouet, du bâton, qui meurtrit les chairs. Chacun attend avec impatience son tour de frapper et la vue du sang ne fait qu'exciter davantage ces bourreaux improvisés. Tant il est vrai que l'homme n'est au fond qu'une bête féroce ! Et ce jour-là, je vous l'assure, lorsque les pauvres femmes arrivèrent enfin au but, plus d'une parmi elles portaient des marques qui de sitôt ne devaient s'effacer (1).

* * *

(1) Il est juste d'ajouter que ces cérémonies, autrefois universelles, ont beaucoup perdu de leur cruauté dans les villages situés dans la sphère d'influence française. Néanmoins, il ne faut pas aller bien loin pour les retrouver intactes.

Ah ! mesdames, celles qui, parmi vous, liront ces lignes, trop réalistes peut-être, bien que réelles, sentiront s'échapper de leur gorge un cri d'horreur, de commisération et de pitié. Et ce sont vos sœurs, vos sœurs rachetées comme vous par le sang d'un Dieu, mais ravalées par un décret insondable de la Providence au rang des bêtes de somme. Ce sont vos sœurs, des filles comme vous de la Vierge Mère, vos futures concitoyennes du Paradis, si vous le voulez bien. Un peu d'or chrétien et c'est chose faite. Ah ! lorsque ce soir vous vous glisserez entre vos draps soyeux, lorsque vos membres s'étendront sur votre couche moëlleuse, dites-vous que là-bas — pourquoi elles et pas vous ? — là-bas gémissent et pleurent des créatures humaines et alors, au nom de Jésus, qui pour mourir choisit une croix de bois et s'étendit pour nous sauver sur cette couche de douleur, au nom du Christ, aidez-nous. Le salut de la femme noire, c'est le salut de la race noire, au nom du Christ, aidez vos sœurs !

* * *

Cependant les pauvres victimes sont arrivées au bout de leur calvaire. Une à une, se traînant à peine, elles rentrent dans la case où, six jours durant, elles ont pleuré le défunt.

Avec elles est entré le fils aîné du défunt. Il découpe en longues lanières un grand pagne de cotonnade blanche qu'il apporte avec lui. A chaque femme, il en distribue un morceau ; elle s'en revêt et, pendant six mois, ce sera sa parure. Douze lunes durant, soir et matin, matin et soir, les femmes se réuniront dans la case funèbre et là, pendant une heure environ, chanteront la mélodie des funérailles. A chaque visite de parents et d'amis venus pour les consoler, la chose se renouvellera et c'est souvent, je vous l'assure, un spectacle qui m'étonna fort. Survenait une vieille quelconque : on causait gaiement, on jabotait de ceci et de cela ; tout à coup, la vieille éclatait en sanglots, les autres se mettaient de la

partie, la litanie des vertus du défunt recommençait, puis, sur un sanglot final, tout le monde essuyait ses yeux, et comme avant, comme si rien ne s'était passé, rire et caquetage revenaient de plus belle.

Après douze lunes, les épouses du défunt Nzogobiligili en ont fini avec les lamentations, elles peuvent de nouveau prendre les pagnes de couleur, quitter le blanc et tresser leur cheveux que, six mois durant, elles ont dû laisser librement croître et multiplier sous l'œil de Dieu, au grand contentement des nombreux petits parasites qui trouvent là à la fois nourriture abondante et champ libre pour leurs ébats.

Où le lecteur fait connaissance avec le chartrier de la noblesse fang

Depuis l'enterrement, tel que nous l'avons vu aux précédents chapitres, Nzogo dort paisiblement son dernier sommeil. Vers et fourmis, crabes et insectes, ont dû finir leur besogne : Nzogo va rentrer dans la vie active.

* * *

Par une belle matinée, tout ensoleillée de vie et de mouvement, là-bas, dans l'*abène*, un par un, les hommes du village se sont réunis. Tout le monde est là ? Oui ! Eh bien ! en route. Maître sorcier a pris en main le couteau de sacrifice ; tel autre brandit une pioche, qui une pelle, qui un sabre, qui une houe et, fermant la procession, un sac à la main, s'avance le dernier, le fils aîné du défunt.

On découvre la fosse : peu à peu, encore enveloppé dans ses nattes, le corps du défunt apparaît : l'odeur est... forte !

Le sorcier descend ; avec le couteau, il sépare la tête du tronc, la met dans le sac et remonte.

Immédiatement, on recouvre le corps de terre ; mais cette

fois, c'est pour de bon. A moins que quelque jouisseur nocturne ne vienne là, en un jour de famine, chercher de la viande humaine, Nzogo attendra le jour où Dieu ranimera ses os verdis et desséchés pour lui régler son compte suprême.

Dors en paix, pauvre vieux, et que légère à ton corps soit la terre foulée par toi dédaigneusement aux jours de ta vie. Dors en paix.

* * *

Dans un coin obscur de la forêt, non loin du village, sous les grands *Gombos-gombos* au large feuillage en éventail, on a tracé, après débroussaillage préalable, une sorte d'enceinte circulaire, entourée de pagnes et de tissus.

Au milieu, une estrade en bois, couverte de rouge, se dresse solitaire.

* * *

Les hommes du village arrivent : chaque chef de famille porte entre ses bras la boîte aux crânes que nous avons précédemment décrite.

Le fils de Nzogo, avec la tête du défunt, vient le dernier. Successivement, le crâne est plongé dans plusieurs eaux, et à chaque fois le liquide lustral est jeté en cercle tout autour de l'enceinte.

Après trois immersions, l'opérateur prend une pâte rouge, formée avec le bois pilé du sandal, et l'étend uniformément sur toute la tête. On apporte alors un tronc de bananier : une cheville y fixe le crâne, et au moyen de lianes et de cordes on s'efforce de l'y assujettir. Longue est la cérémonie, les uns nouant, les autres dénouant, celui-ci attachant une corde, cet autre s'empressant de la couper, pendant qu'en haut, les maxillaires ouvertes en un rictus macabre, les orbites ricanant, la funèbre relique roule et s'agite, tourne et retourne, vacille, tombe, est relevée...

La tête est enfin replacée sur l'estrade.

Chacun alors ouvre sa boîte avec précaution, car souvent elle est près de tomber de vétusté ; on en sort les crânes, et successivement, par rang d'ancienneté et de famille, tous les chefs décharnés prennent place sur l'estrade, aux côtés de la nouvelle tête.

Et chaque crâne, dans l'eau lustrale tour à tour plongé, avant de reprendre son rang, reçoit hommage et prostration. On redit le nom, l'histoire, les hauts faits de son ancien propriétaire. Puis une nouvelle couche de peinture est appliquée et, revivifié et rajeuni, tout pimpant, le vieil ancêtre, auquel, souvent, manque plus d'une molaire, reprend fièrement sa place.

Le dernier, comme il convient, Nzogo répond à l'appel de son nom. De nouveau, on lui fait toilette, le sorcier exécute les passes magnétiques ; puis le fils aîné s'avancant, en un long discours, soigneusement étudié, redit ce que fut le défunt et lui souhaite, dans le chartrier fang, bon accueil et longue durée.

Un à un alors, commençant par les plus anciens, les crânes reprennent place en leur logis accoutumé. On rentre au village, et dans la chambre la plus retirée, la plus sombre, les ancêtres sont déposés, attendant un nouveau deuil pour reprendre, avec un petit air de soleil, nouveau bain, nouvelle peinture !

Ah ! si, jadis, hauts et puissants barons eussent ainsi soigné leurs poudreux chartriers !

* * *

Bien entendu, les dames et les demoiselles, infime part de la belle et noble race fang, n'ont point été admises à la cérémonie ; en revanche, de par ordre de leurs seigneurs et maîtres, elles ont préparé copieux et délicat festin : tout le monde est en fête, chacun a revêtu ses plus beaux habits.

Tous les instruments de la musique fang sont mis à réquisition, et pendant que les harpes, les castagnettes, les clochettes résonnent, dans l'*abène*, les victuailles sont apportées.

* * *

Rien de moins compliqué, mais rien de plus tapageur qu'un orchestre fang. Les virtuoses des forêts gabonaises auraient sans doute quelque peine à exécuter l'ouverture de *Guillaume Tell* avec les *outils* primitifs dont ils disposent ; mais ils sont passés maîtres dans l'art de faire du bruit. Leurs tambours frappés à tour de bras, leurs cloches et clochettes agitées avec frénésie, produisent un vacarme d'autant plus goûté des noirs *dilettanti* qu'il est plus assourdissant.

C'est à peine si l'on perçoit les plaintifs accords de la harpe pahouine étouffés par ce sauvage accompagnement. Mais qu'importe ?

Pas de fête qui ne soit rehaussée par la savante exécution de quelque morceau indigène incompréhensible pour nos oreilles occidentales, mais plein de charme pour les naturels du pays qu'arrose l'Ogooué.

Donc, avant de faire honneur au menu du festin, un petit air de musique achève de mettre en appétit les convives.

Messieurs mangent avidement et se rassasient. Mesdames ont l'honneur et le plaisir de voir comme on fait fête à leur cuisine.

Quand il n'y a plus rien ? Quand il n'y a plus rien au bout du doigt, mesdames saucent ce qui reste, emportent les corbeilles et.....

La fête est finie.

Exactement comme en France, au retour des funérailles, au restaurant du coin, à la descente du cimetière, après avoir pleuré et bien vidé ses glandes lacrymales, on remplit.....son verre.

**Où le missionnaire se remet en marche pour ne pas
changer. — Une histoire de mariage**

Allons, bon ! encore en route ! Dès cinq heures du matin, à l'heure où les seuls moustiques sont réveillés et déjeûnent, dînent, louchent et soupent à nos dépens, un de mes enfants fait à la porte un vacarme épouvantable. Bon gré, mal gré, debout, pauvre vieux ! Ah ! Madone de Bois !

“ — Enfin, qu'y a-t-il ?

“ — Père, on m'a pris ma femme !

“ — Bon ! quelle tuile ! chose grave ! Qui ça ?

“ — Mon cousin.

“ — Eh ! bien, qu'il la rende !

“ — Il ne veut pas ? Faut que tu viennes ! ”

Et voilà comment, messe et déjeûner expédiés au plus vite, nous partions, justiciers nomades, pour le village d'Yengo, séjour du volé et du voleur, afin de tâcher de faire rendre gorge à l'un et de consoler l'autre.

Illustre Thémis, déesse à l'aveugle bandeau, aidez-nous, je vous prie, à ne pas faire autant de bêtises qu'ailleurs !

* * *

Voici, du reste, après jugement rendu et exécuté, quels furent les tenants, aboutissants et suites de la chose.

Awèlewène, c'est le nom indigène de l'enfant volée, vivait heureuse à Ongeke, petit village de la tribu des Nkumessangs, entouré d'une verdoyante ceinture de palmiers, tout près d'une rivière poissonneuse où, chaque soir, le village entier aime, au déclin du jour, à venir prendre ses ébats aquatiques. Nourriture abondante ; on y vit joyeusement.

Awèlewène avait 8 ans environ quand elle fut remarquée pour sa gentillesse par un Pahouin du village de Yengo.

Bien que déjà marié à deux femmes et père d'un grand garçon de 18 ans, malgré sa barbe aux poils grisonnants et son air revêché, mon Pahouin se dit que dans quelques dix ans, la petite lui ferait une bonne épouse. Il était riche : chez nous, cela suffit.

L'accord fut vite conclu avec les parents de l'enfant, les marchandises furent livrées et, suivant l'usage du pays, Awèlewène dut suivre son nouveau maître et futur époux, dire adieu à sa mère, à ses sœurs, à toute sa famille.

Venant d'un village relativement riche où la vie est facile et où la culture pénible du manioc est presque inconnue, elle eut du mal à se faire au travail dans sa nouvelle position, car, à Yengo, la nourriture est rare, et la femme apprend souvent, aux dépens de son "dos" que son époux n'est pas content du régime !

A 8 ans, souvent on aime mieux jouer que creuser la terre.

" — Le manioc n'est pas cuit ? "

Pan, pan et je te tape et je te refrappe.

" — Où sont les bananes ? "

Et le même air reprenait, sans variations, mais avec reprises !

Chaque jour, à peu près, la lanrière d'hippopotame faisait de plus en plus ample connaissance avec la pauvre enfant.

Oh ! plus d'une parmi vous, n'est-ce pas mesdemoiselles, doit se dire :

" — Eh ! bien, moi, je me serais sauvée bien vite. Oh ! le vilain bonhomme ! "

Oui ! mais où aller ? Du reste, la petite Awèlewène ne pensait guère à se révolter, car, chez nous, la femme est considérée absolument comme une bête de somme, de plus ou moins de valeur selon la quantité de travail qu'elle fournit. Pas de loi Grammont pour la femme pahouine !

* * *

Il y a un an à peu près, le mari d'Awèlewène étant à la chasse, fut tué net d'un coup de fusil : on n'a jamais bien su comment. Bon débarras, du reste. Awèlewène ne le regretta guère, et ma foi, moi non plus, je vous assure.

Or, le défunt laissait un fils unique, et, d'après la loi du pays, la petite femme de son père devait lui revenir. Par bonheur, ce fils était chez nous, et je l'avais même pris comme catéchiste. C'est Prosper Ngom.

Naturellement, il me pria de m'occuper de cette affaire ; car ça ne marchait pas comme sur des roulettes.

Le défunt avait laissé un frère aîné, canaille autant que lui, non, plutôt davantage, et cet individu n'eut rien de plus pressé que de recueillir Awèlewène. Rien à dire. Une âme compatissante !

Mais il avait un fils, grand garçon d'une trentaine d'années, déjà marié à trois femmes, père de quelques enfants, et celui-là par exemple, parfait polisson. Bikue, c'était son nom, s'arrangea avec son père et prit la petite à son compte. Cela ne lui en faisait que quatre.

Ici intervint Prosper ; le procédé lui déplaisait. Bikue lui promettait bien de lui donner plus tard une autre femme qui dépasserait en qualités cette méchante Awèlewène ! Une pareille gamine pour ce bon Prosper. Allons donc, il n'y songeait pas !

Il y songeait si bien qu'il vint me prier de l'accompagner à Yengo pour régler l'affaire.

* * *

Bikue nous reçut et son père aussi. Même que Bikue simplement vêtu à notre arrivée d'un lambeau d'étoffe qui avait dû primitivement faire partie d'un sac, alla de son pas le plus alerte mettre... son chapeau. On a des manières ou on n'en a pas !

Longue fut la discussion ! les orateurs ne manquaient pas et la salive encore moins. Et ce qu'il y a de plus joli, c'est que plus on parlait, plus ça s'embrouillait. En France, dit-on, MM. les avocats ont parfois cet art. Du reste, personne n'écoutait, chacun se disputant avec son voisin ou cherchant de nouveaux arguments. On remonta jusqu'aux arrière-grands-parents ! l'avenir de la race vint même en cause, et pendant ce temps, appuyée à un des poteaux de la case, Awèlevèné écoutait . . .

Bref, après plus de paroles que de raisons, la partie la plus saine de l'assemblée se prononça en faveur de Prosper.

C'était donc terminé ? Oui, vas-y voir !

“ — Prends ta femme, dis-je à Prosper, et partons. ”

Mais Bikue prend la fille, les partisans de Prosper empoignent Bikue, ceux de Bikue se fâchent, les femmes crient de toutes leurs forces et les chiens mordent indifféremment mollets amis et mollets ennemis.

Je m'efforce de ramener la paix. “ — Allons, un peu de calme. Eh ! toi là-bas, vas-tu bien te taire. Et toi donc ! as-tu fini ? Oh ! cette femme, et . . . ”

Et pan, je reçois sur l'œil un de ces coups de poing . . . qui vous font voir plus de chandelles en un instant que l'on n'en use ordinairement en une année. Celui qui me l'asséna n'était pas manchot ! . . . Voyant que le *minissé* est blessé, tous s'apaisent comme par enchantement ; mais le père de Bikue a disparu, et la fille aussi. Je dis à Bikue :

“ — Mon ami, tu connaîtras la justice des Blancs !

“ — Ta justice, je m'en moque. Je suis maître ici, et la fille, tu ne l'auras jamais, entends-tu ? Et ton Prosper, si jamais il revient ici. . . Oui entends-tu ? ”

Et il me montrait son fusil, d'un geste menaçant.

“ — Mon ami, tu parles trop fort, tu vas te fatiguer. Ouvre tes deux grandes oreilles. J'aurai la fille, tu iras en prison, et Prosper reviendra ici. As-tu entendu ? Suffit ! ”

Et je fis alors une retraite, digne il est vrai, mais enfin . . .

une retraite. Au temps de ma prime jeunesse, mon maître m'apprit qu'il y en a d'honorables. Et mon père qui me disait souvent : " Mon gars, va toujours de l'avant ! " Qui croire ? . . . Enfin, nous avons reculé.

* * *

Arrivé au poste de Mondale, vous pensez bien que nous causâmes de l'histoire. Feu et flammes, tonnerre et tremblement, le chef de poste prit parti pour moi, et le lendemain nous remontions de nouveau la rivière avec quatre miliciens armés chacun d'un fusil. Ils m'avouèrent bien en route, qu'ils avaient oublié leurs cartouches ! mais quand on est brave à trois poils ! Ils l'étaient !

A quatre heures du soir, le pirogue aborde au village. Je monte le premier, Prosper suit, deux soldats viennent ensuite, les deux autres dans le canot assurent nos derrières. Prudence s'allie avec bravoure, n'est-ce pas !

A la vue des fusils, tout le monde se sauve. Eh ! on ne sait pas avec ces bêtes-là ! Prosper court à la case de l'enfant, je cours, le chef de poste court, tout le monde court crie ou se sauve ; débandade générale.

L'enfant était dans la case, elle met le nez à la porte. Prosper la saisit et se sauve avec. Bikue court après ; Prosper court plus fort, arrive à la pirogue, se jette dedans. Bikue qui, dans le feu de l'action, n'a pas vu les soldats, le suit de près, s'arrête nez à nez avec les miliciens. Ceux-ci lui mettent la main au collet (de sa peau, bien entendu) et Bikue, tout ahuri, se trouve, en un clin d'œil, amarré au fond du canot, tout écumant.

Et son père ? Ah ! dame, le bonhomme s'était terré je ne sais où.

Et moi, tapant sur l'épaule de mon voleur :

" Mon ami, lui dis-je, tu n'es plus le maître ; tu n'auras

jamais la fille, Prosper est revenu ici et tu iras en prison. »

Sur la berge, les gens du village applaudissaient.

Et maintenant !

Eh ! bien, maintenant, mon Bikue, venu à récipiscence, a reconnu ses torts devant le juge des blancs ; mais par exemple, c'est le pauvre missionnaire qui a payé les pots cassés, car, outre mon coup de poing, il m'a fallu — Prosper n'ayant rien — donner aux parents de sa fille une cinquantaine de francs qui restaient dus sur la dot.

Prosper est toujours à la mission.

Et Awèlewène, qui aujourd'hui se nomme Gertrude ? Elle est chez les Sœurs de Dongila et joliment contente, je vous assure ! Elle en sortira à dix-huit ans, si toutefois les âmes généreuses nous permettent de l'entretenir jusque-là. Elle en sortira, dis-je à dix-huit ans, rompue aux travaux du ménage, bonne et solide chrétienne, et sur notre pauvre terre d'Afrique, nous aurons un mariage chrétien de plus.

C'est égal ! c'était un fameux coup de poing !

Où se termine une partie de cet ouvrage

Et maintenant, chers lecteurs des *Missions catholiques*, il me vient vraiment un remords : vous êtes “ universels ”, et depuis bien longtemps je vous tiens sur un point “ particulier ” de notre globe.

Faut-il vous dire adieu ? Oui et non : on n'est pas Normand pour rien ! Adieu, en un seul mot ; mais pour toujours, non, n'est-ce pas ? Je ne le voudrais pas, pour ma part ! Trop nombreuses ont été vos marques de sympathie, pour que j'ose ainsi vous reléguer, en un coin de mon grenier, au panier de mes vieux souvenirs !

A Dieu, en deux mots. Oh ! oui, alors, et de tout cœur. Pais, ce premier point éclairé, faut-il vous dire : “ Au revoir ? ”

Là, je m'arrête, indécis vraiment !

Faisons comme le voyageur fatigué. Au tournant de la route, il s'arrête, s'assied sur une borne, regarde, à droite, le chemin parcouru ; à gauche, le chemin à parcourir.

Ensemble, nous avons vu le Fang, son origine et sa langue. Ensemble nous avons étudié sa *vie religieuse*, ses croyances, son culte, ses victimes, ses prêtres, ses sacrements.

Puis, de là, nous avons passé à sa *vie sociale* et pour nous permettre d'y entrer de plein-pied, la *famille fang*, Monsieur, Madame et Bébé, ont comparu devant nous. Fêtes de la naissance, célébration et réjouissances du mariage, cérémonies de la mort et de la sépulture se sont successivement déroulées devant nous, sans que jamais encore se soit lassée votre bienveillante attention.

Voilà le chemin parcouru.

Et le chemin à parcourir ?

Naissance et mariage, mort et sépulture, sont de ces grandes étapes qui marquent dans la vie, mais n'en forment pas la trame ordinaire. Et c'est justement ce terre à terre de la vie quotidienne et monotone que je voudrais vous montrer maintenant.

Le Fang vit, s'amuse et mange.

De ses amusements d'abord, je voudrais vous parler. Danse et musique, avec airs à l'appui ; puis jeux et ris, et enfin, particulièrement dédiés aux personnes sages et positives, quelques mots de cuisine ! Qui sait ? Vatel en herbe y trouvera peut-être source de profit et de renom : Châteaubriand est plus connu aujourd'hui, de maint gourmet, sur le plat que dans ses livres !

Et du coup, est-ce fini ?

Oui ! presque.

Un petit mot de politique, pour finir. Comment le Fang combat et commerce ; comment il se gouverne : son code, sa loi, ses coutumes, ses juges et ses chefs et. . . voilà tout.

Vous me permettrez bien un petit mot d'adieu ou d'au revoir en terminant.

Et si, bien malgré moi, trop longtemps je vous ai ennuyés, fatigués, lassés de mes récits, — comme à ces musiciens loqueteux, lamentables, qui, sur un instrument barbare, tournent et retournent leur musique ébréchée, penchez-vous à votre fenêtre, et jetez un sou, ou deux, voire même une pièce blanche !

Tenant un chapeau crasseux, profondément incliné, le musicien du bon Dieu vous dira : Grand merci, que Dieu vous le rende, bonnes gens ! ” et il s'en ira content, je vous jure. A d'autres, il redira son antienne, qui ne varie guère, hélas ! : “ Un petit sou pour l'amour de Dieu ! ” Quand on ne sait jouer que des cymbales, on ne joue que des cymbales.

Bel instrument, après tout, et lorsque, ce qui ne tardera guère, je l'espère bien, le bon Dieu m'appellera pour faire là-haut ma modeste petite note dans le concert final, tout ce que je demande, c'est que la dette que j'aurai contractée envers vous soit si grosse, si grosse, si pesante, que le bon Dieu, tout seul, puisse être mon banquier.

“ Bonnes gens, un petit sou, pour l'amour de Dieu. ”

Et d'avance :


“ *Merci !* ”

P.-S. — Ne craignez rien, ma bourse est large, profonde, et... vide.

Toutes les qualités, sauf l'essentielle.

Le Rév. Père Damien

Ses amis. — Ses détracteurs

 N sait que, peu de temps après la mort du Père Damien Deveuster, un ministre protestant, le Rév. Hyde, jaloux de la gloire de l'humble missionnaire, eut la prétention d'arrêter, par ses calomnies, le concert de louanges qui s'élevait en l'honneur de l'apôtre des lépreux. Elle lui attira une verte réplique de M. Robert Louis Stevenson.

La réponse de cet homme de cœur était sévère à l'égard du clergé protestant : elle fit néanmoins le tour de tous les journaux : elle était de celles qui n'admettent pas de réplique, tant elle était nette, précise, lumineuse, concluante. Aussi n'a-t-elle pas suscité de polémique ; mais maintenant que l'auteur est mort, sir Berry Smith, ex-consul d'Angleterre aux Samoa, voudrait donner le change au sujet de cette lettre, et faire croire à ses lecteurs que M. Stevenson l'a formellement désavouée, avant de mourir ; pour preuve, il en appelle au témoignage du Rév. Clarke, ministre protestant à Samoa, ami intime de M. Stevenson.

Or, M. Clarke, dans un article du *British Weekly*, proteste hautement contre les insinuations de sir Berry Smith :

0
“ Prétendre que M. Stevenson a regretté d'avoir écrit sa brochure, sous prétexte qu'elle blesse injustement est un grotesque renversement des faits. M. Stevenson a eu certainement du regret, mais ce regret est venu de ce que, en publiant sa brochure, il a dû révéler au monde entier un scandale qui avait excité sa légitime indignation et qui, sans cela, n'eût été connu que d'un petit nombre de personnes (1). ”

En outre, nous apprenons par le *Boston Pilot* que la veuve de M. Stevenson a écrit à M. Charles Warrem Stoddard, ami du regretté défunt et professeur à l'Université catholique de Washington, pour lui exprimer son désir de voir les journaux catholiques démentir les calomnieuses assertions de l'ex-consul de Samoa.

“ Les allégations de sir Berry Smith en cette matière, dit-elle, sont fausses, et ont été prouvées telles par les personnes les plus à même de connaître et de dire la vérité. ”

Tandis que le démon s'efforce d'obscurcir la gloire de l'humble religieux des Sacrés-Cœurs, Dieu, de son côté, s'apprête à déposer sur son front la couronne des béatifiés.

Nous sommes heureux, en effet, de constater que la confiance des fidèles dans l'intercession du Père Damien va toujours grandissant, et que le ciel l'autorise par des faveurs spirituelles et temporelles de plus en plus éclatantes et nombreuses.

La maison natale de l'apôtre des lépreux, acquise par les

(1) M. Stevenson s'indignait de ce que, parmi tant de ministres résidant aux Sandwich, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui eût osé aller s'enfermer au Molokai, comme le Père Damien, pour y servir les lépreux protestants. N'était-ce pas là, en effet, une sorte de scandale pour ses coreligionnaires ?

Pères des Sacrés-Cœurs, est devenue un centre de pèleri-
nage. Elle est située au village de Tramloo, à quelques
lieues de Louvain (Belgique). C'est par centaines que, cha-
que dimanche, on y voit accourir les pèlerins désireux d'in-
voquer le " saint " dans la chambrette même où il est né, et
où il se plaît aussi à exaucer les humbles requêtes de ceux
qui souffrent. Un prêtre s'y trouve toute la journée pour
veiller à la garde des souvenirs qu'on y conserve, et préve-
nir en même temps tout acte de culte prohibé. Le procès
de béatification ne tardera pas à être instruit selon les for-
mes canoniques : le Saint-Siège a bien voulu donner des
encouragements aux religieux chargés de promouvoir une
cause qui a pour elle les sympathies universelles. Ce serait
le cas de répéter ici la vieille formule des premiers siècles
chrétiens : *vox populi, vox Dei.*


Kouang-Tong (Chine)

L'ORPHELINAT DE TCHOUK-SAN

Tchouk-San se trouve à l'extrémité sud-ouest de la province de Kouang-Tong, à proximité de la frontière tonkinoise. Nous recommandons à nos lecteurs les œuvres du zélé missionnaire qui est chargé de l'administration de cette chrétienté.

LETTRE DU R. P. GRANDPIERRE

MISSIONNAIRE A TCHOUK-SAN

 OILÀ dix-huit ans que je suis à la tête des sauvages de Tchouek-San. A mon grand regret, je m'aperçus bientôt que j'arriverais difficilement à améliorer cette race, au point de vue religieux, car l'éducation de l'enfant péchait par la base. J'avais beau dépenser tout mon zèle ; durant les années qui précèdent la première communion, cela marchait assez bien ; aussitôt après l'accomplissement de ce grand acte religieux, les enfants retournaient à leur vie toute matérielle.

Lorsque je me plaignais à la mère ou à l'enfant de leur absence aux offices, la réponse était toujours la même :

“ — *Mo tak han, oi wan chek* (nous n'avons pas le temps, il faut chercher à manger).

Dieu sait cependant si ces braves gens ont du temps à perdre à raconter des fariboles, à jouer de la flûte, à préparer et déguster leurs chiques de bétel ! Mais, que voulez-vous ? par ici, il n'y a pas encore bien grande piété dans le cœur du sexe que l'Eglise qualifie de dévot !

* * *

Pour remédier à ce triste état de chose, j'ai donc pensé que, si je pouvais prendre les enfants dès l'âge le plus tendre et les confier à la garde et aux soins de personnes pieuses, insensiblement on arriverait à déposer dans ces jeunes âmes quelque germe de l'amour de Dieu.

Parmi les jeunes filles que j'ai préparées à la première communion, j'ai cherché à distinguer celles qui se prêteraient le mieux à une formation spirituelle. J'ai pu en trouver quelques-unes, me consolant en pensant au vieux proverbe qui dit que, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont roi. Mgr Terrès, vicaire apostolique du Tonkin oriental, de l'ordre de Saint-Dominique, a eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition pour les préparer l'une de ses meilleures religieuses indigènes.

* * *

Mes sauvages des montagnes ne connaissent aucune des lois qui forment toute société humaine. C'est ainsi que les parents n'osent jamais donner d'ordres à leurs enfants.

Inutile de parler de l'union qui peut régner dans de telles familles. Aussitôt que les fils ont l'âge de se marier, une nouvelle ruche se construit à côté de l'ancienne et il y a autant de ménages séparés que d'enfants. Les parents cherchent à se caser chez celui de leurs rejetons qui a le meilleur caractère.

Aussi il n'est pas étonnant que, lorsque le dernier des survivants, père ou mère, a une maladie un peu longue, il ne peut pas compter sur les soins de ses enfants. Souvent, c'est ce manque absolu de soins plutôt que la gravité de l'affection qui emporte le malade. Il m'est arrivé bien des fois d'offrir de la volaille à des enfants dont le père ou la mère infirme avait besoin de quelque nourriture réconfortante ; je leur indiquais même la manière de préparer un bouillon qui eut fait du bien au vieillard ; on me répondait toujours :

“ — Nous n'avons pas le temps de nous occuper de ça. ”

J'étais obligé de préparer le bouillon chez moi et de le faire porter par mon domestique qui trouvait, presque toujours le malade complètement abandonné. Mon cœur a saigné bien des fois à la vue de pareils spectacles.

Mes religieuses soigneront les moribonds et les prépareront à faire une bonne mort. Jamais une parole de piété ne frappe l'oreille des malheureux, si ce n'est de la bouche du missionnaire. Mais celui-ci ne peut suffire à tout, il ne se trouve pas toujours dans la même chrétienté. Lorsqu'il arrive, le plus souvent le malheureux est déjà entré en agonie. Grâce à la présence d'une femme pieuse à son chevet, le malade pourra paraître devant son juge après une préparation qui lui assurera la miséricorde divine.

* * *

Ici à la frontière, et pendant deux ou trois journées de marche, on ne rencontre que des Annamites mariées à des Chinois. Toutes ont été ravies autrefois à leur famille par les bandes de brigands qui enlevaient femmes et filles sur le territoire du Tonkin, sachant que l'infanticide en Chine donnait grande valeur à cette marchandise humaine. Les païens de la région n'ont ainsi pas eu bourse à délier pour

se procurer des épouses : comme ils exerçaient le métier de pirates (la présence des Français au Tonkin a presque ruiné leur commerce jusque-là prospère), ils se sont procuré, les armes à la main, la compagne ou les compagnes qui vivent avec eux. Or, il arrive assez souvent que lorsque ces pauvres femmes ont subi

des ans l'irréparable outrage

et qu'elles ne peuvent plus par leur travail suffire à l'entretien de leurs maris chinois, buveurs d'opium et buveurs d'eau-de-vie de riz, elles sont tout simplement congédiées et il ne leur reste plus qu'à se jeter à l'eau. Alors un certain nombre de ces malheureuses songent à implorer la pitié du missionnaire catholique. C'est la religieuse chinoise qui s'occupera des soins à donner à leur corps et surtout à leur âme en les préparant à recevoir le baptême. Il faudra ensuite continuer à les faire vivre, à les instruire et à les guider dans la pratique de notre sainte religion jusqu'à leur mort.

* * *

Voici comment j'ai été amené à commencer l'installation de nos établissements de religieuses.

Il y a déjà quelques années, plusieurs de ces malheureuses tonkinoises volées et abandonnées étaient venues me supplier d'avoir pitié d'elles, en me demandant à se faire chrétiennes. J'étais dans cette situation où, dit la chanson du missionnaire, " il faut savoir se faire une fête de n'avoir pas le sou " .

A cette époque, j'allai faire un tour à Moncay où se trouvaient alors, en plus de la garnison habituelle, un certain nombre de fonctionnaires français, membres de la Commission d'abornement de la frontière, en pourparlers avec les

autorités chinoises. Dans le laisser-aller de la conversation, je vins à parler de mon embarras financier avec un ami. Celui-ci en fit part à d'autres personnes et, quelques jours après, M. le résident de Moncay et le président de la Commission d'abornement me remirent, à ma grande et agréable surprise, la jolie somme de 166 piastres, sur lesquelles 70 avaient été versées par les mandarins chinois, sur la demande de M. le résident français, qui leur avait expliqué le but de mon œuvre.

Je pus commencer à construire un petit logement pour les premières religieuses en formation, et à proximité un autre pour les femmes païennes recueillies. L'inscription gravée au-dessus de la porte de cette maison de refuge est YAN OI LONG (Maison de l'amour miséricordieux).

* * *

Le but que je me suis proposé en fondant cette institution de vierges chinoises est donc assez compliqué.

Elles doivent toujours être au moins deux ensemble et sont chargées d'une école et d'un asile dans chacune de mes trois principales chrétientés. Elles préparent les petites filles à la première communion, soignent les vieillards et les malades pour le corps et pour l'âme. Certains villages païens, où se manifestent quelques commencements de conversion, m'ont même demandé, ces derniers temps, de leur en envoyer quelques-unes pour prêcher la doctrine aux femmes ; mais jusqu'ici, à mon regret, il m'a été impossible d'acquiescer à leur désir.

Trois jeunes filles que j'ai envoyées au Canton pour y recevoir la formation de Sœurs françaises et une autre que j'ai également adressée aux Sœurs françaises de Hong Kong vont revenir. Voilà de bonnes auxiliaires pour l'œuvre de Dieu, mais quel souci pour le pauvre missionnaire

qui doit pourvoir à tous les besoins de ce personnel et de ces œuvres !

* * *

Encouragé par ma confiance dans la Providence, j'ai écrit à l'Œuvre de Marie-Immaculée. J'ai reçu d'un anonyme la somme de 300 francs et différentes autres petites aumônes s'élevant à 150 francs. Mais *quid hæc inter tantos ?*

Quatre-vingt-dix ou cent francs suffisent pour assurer *une fondation*, ce qui donne droit au rosaire récité, toutes les nuits, à minuit, par ces religieuses pour leurs bienfaiteurs, et une part dans toutes les bonnes œuvres dont elles peuvent être l'instrument, et enfin à une messe à perpétuité.

Daigne le Seigneur inspirer à quelques âmes charitables la pensée de venir au secours de l'Orphelinat de Tchouk-San !

Voyage et Aventures d'un Missionnaire

DANS LE FAR WEST

Par le R. P SAVINIEN, bénédictin

ANCIEN MISSIONNAIRE AU TERRITOIRE INDIEN

(Suite et fin).

Le fort Sill. — Le camp des Comanches. — La femme et l'enfant indiens. — Les plus beaux cavaliers du continent américain. — Kotso-Koroko. — L'eau de feu ; amusante méprise.

ME suis arrivé hier au fort Sill sans voir un seul Peau-Rouge. D'ailleurs, pendant nos deux derniers jours de marche, nous n'avons rencontré personne du tout : c'était le désert. A mesure que nous avançons, le massif des Arbuckles, les seules montagnes qui soient dans toute l'étendue du territoire Indien, devenait de plus en plus distinct. Fort Sill est tout auprès.

Mon premier soin, en arrivant, fut de me présenter au commandant. Il me reçut comme si j'eusse été son propre frère, me défendit de prendre logement ailleurs que dans sa maison et donna des ordres pour que mes chevaux et mon domestique fussent bien traités.

Me voilà donc au premier étage d'une jolie maison, devant

laquelle flottent *the stars and stripes* (les barres et les étoiles) du drapeau américain. Ma fenêtre donne sur une esplanade où plusieurs groupes de soldats font l'exercice. Il y a dans la troupe un nombre considérable de catholiques, et beaucoup ont femme et enfants. On me conduisit chez les Indiens Comanches, qui se trouvaient campés à l'ouest derrière les barraquements du fort.

Le camp des Indiens est peu considérable : la plupart des familles sont en ce moment dispersées dans la prairie. Il consiste en une série de tentes de peaux et de toile.

Un groupe de chevaux sauvages paissent à une petite distance, les uns ayant les pieds de devant entravés, les autres libres. Tous ces chevaux sont superbes, de couleur de café au lait avec une grande raie noire sur le dos. La crinière et la queue, habituellement noires, sont très abondantes, la queue traîne souvent jusqu'à terre.

Des petits Peaux-Rouges, tous nus, jouent avec d'horribles chiens maigres, sales, hérissés, hargneux et timides, un type de chiens que je n'ai encore vu nulle part.

D'autres plus âgés, ont à la main un arc et des flèches, et se préparent à aller à la chasse.

Devant chaque tente il y a un peu de bois sur lequel les femmes comanches font la cuisine. Pauvres créatures ! Voilà bien de vraies sauvagesses. Elles font bien moins attention à moi que moi à elles. Leurs vêtements, leurs manières, leur activité, l'expression presque douceuse de leur visage, tout en elles attire le regard.

Leur vêtement est décent. C'est une espèce de blouse ou de chemise, avec un jupon, orné de rangées de dents d'animaux et tombant jusqu'au dessous du genou. Les jambes sont serrées dans des *leggings*, espèces de guêtres de peau ou d'étoffe grossière, et les pieds dans des mocassins de peau de cerf. Leurs longs cheveux noirs sont épars sur leurs épaules, et quand elles font des mouvements brusques, ils leur couvrent tout le visage comme un voile. Excepté les

toutes jeunes, parmi lesquelles il en est d'une beauté de visage et d'une grâce de formes remarquables, elles sont plus ou moins enlaidies et déformées par le dur travail que leur condition leur impose.

Chez les Indiens, on le sait, l'homme ne doit s'occuper que de la chasse et de la guerre ; entre temps il fumé, il joue, il danse, il mange et dort. Toutes les corvées incombent à la femme.

Planter la tente, courir après les chevaux, les seller et les harnacher, couper et fendre du bois, transporter des fardeaux, préparer les peaux dont sont composées les tentes, cultiver le champ de maïs quand il y en a un, tout cela, c'est l'affaire des femmes. Et la plupart du temps, elles ont un enfant sur le dos, tout en vaquant à leurs occupations. S'il est assez grand, elles le portent à califourchon, le petit être s'aidant des bras et des mains ; s'il est trop petit, il est ligotté raide comme une momie sur une planche que la mère s'attache aux épaules avec des bretelles, comme une hotte.

Le *papoose*, ainsi ficelé, les jambes serrées l'une contre l'autre, aura le corps bien ferme et ses pieds seront toujours sur deux axes parallèles, au lieu d'être comme les nôtres sur des axes divergents. Cela lui permettra plus tard de mettre le pied droit juste dans la trace du pied gauche et de laisser ainsi moins de marque de son passage. Le bébé indien apprend de bonne heure à ne pas crier. Il n'est pas rare de le trouver sur sa planche, accrocher à une branche d'arbre, ou dressé dans un coin du *wigwam*, ou encore se balançant sur le côté du cheval pendant la marche, et semblant trouver un contentement égal dans ces diverses situations.

* * *

Mais où sont donc les hommes ? On n'en voit pas un seul.

Mon interprète soulève la peau qui sert de porte à une tente.

“ — Ha-ho, ha-ho ! ” crie-t-il .

Une dizaine d'indigènes, courts et trapus, à la figure large et peu intelligente, sont assis par terre, jouant aux cartes. Ils sont tellement passionnés par le jeu qu'ils ne répondent même pas au salut de l'interprète.

Nous passons à une autre tente ; même scène, même réception. Des hommes assis, le buste nu jusqu'à la ceinture, avec un petit tablier de peau sur l'abdomen, des *leg-gings* et des mocassins aux jambes et aux pieds ; d'autres, debout, drapés dans la *blanket*, espèce de couverture ornée de dessins plus ou moins primitifs, dont les sauvages s'enveloppent comme les Romains dans leurs toges.

Tous sont occupés à discuter une partie de cartes et nous reçoivent, comme on dit vulgairement, ainsi que des chiens dans un jeu de quilles.

Même accueil dans toutes les tentes. Partout les hommes sont absorbés, fascinés par le jeu. L'interprète me dit que, pour l'instant, il n'y a rien à faire ; ce serait peine perdue, que de vouloir entamer une conversation. Combien de temps le jeu durera-t-il ? Personne n'en sait rien. Quand ces gens vraiment abrutis éprouvent le besoin de nourriture, ils poussent un cri, et leur fidèle compagne leur apporte là-même ce qu'ils veulent, en sorte qu'ils n'ont pas besoin de se lever ou d'interrompre leur divertissement favori.

Je me retirai sous une impression de dégoût et de pitié. Ma première visite aux vrais Peaux-Rouges de l'Ouest n'avait point contribué à les relever dans mon estime. Je rendis compte de mes impressions à l'excellent commandant du Fort. Il me répondit :

“ — Comment voulez-vous que le *Blanket Indian* soit autrement, à la manière dont il est traité par le gouvernement qui ne se préoccupe pas de le civiliser ; bien au contraire. Quant à ce qui est de l'apparence gauche et lourde du Comanche, vous changerez bien d'opinion sur lui, lorsque vous le verrez à cheval. C'est le plus beau ca-

valier du continent américain. Et pour manier sa lance, longue de 14 pieds, soit à la guerre, soit à la chasse, il ne le cède à personne. Les Mexicains, les Texains et les tribus environnantes en ont souvent fait l'expérience à leurs dépens. ”

* * *

Enfin ! j'ai tout de même pu avoir une conversation avec un chef. Il s'appelle Kotso-Koroko, ce qui veut dire. *Le poil du coup du buffalo*. En apprenant que j'étais prêtre, il se présenta comme un véritable *gentleman*, se montra plein de prévenances à mon égard et me promit de nous donner le terrain nécessaire si, à mon retour, je pouvais déterminer mon supérieur à établir à Fort Sill une mission. Le commandant m'assure que ce chef est très sincère et que je puis me fier à sa parole. Je prends bonne note de la chose.

* * *

Il faut partir demain et voici que le temps change. Il pleut, il pleut comme s'il devait pleuvoir j'usqu'à la fin du monde.

“ — Raison pour rester quelques jours de plus, ” me dit aimablement le major.

“ — Raison pour partir quand même, ” dis-je de mon côté.

Me voyant inébranlable dans ma résolution, le bon commandant me donne des provisions, parmi lesquelles plusieurs boîtes de conserves. Mes chevaux et Patrick ont engraisé à ne rien faire. Au moment du départ, le commandant me fait un dernier et précieux cadeau : c'est un bidon de pétrole, pour allumer mon feu en dépit de la pluie et des branches mouillées.

* * *

Comme nous dépassions les dernières barraques, deux femmes indiennes viennent rôder autour du wagon ; je leur donne des médailles. L'une d'elle, aperçoit le bidon et me dit le seul mot anglais sans doute qu'elle connaisse :

“ — *Fire water ?* ”

Elle demandait si c'était de l'eau de feu (eau-de-vie). Je lui répondis oui, pensant en moi-même : “ C'est bien de l'eau de feu, puisque c'est pour allumer mon feu. ”

Le yes strident n'avait pas plutôt effleuré mes lèvres, que cette femme débouche le bidon, le porte à ses lèvres et avale une bonne gorgée du contenu.

Il aurait fallu voir quelle figure elle fit et avec quel empressement elle remit le bidon à sa place en marmottant.

J'avais vraiment du regret de ce qui venait d'arriver ; mais ce fut si vite fait et Patrick en rit de si bon cœur ! les larmes coulaient sur ses joues.

“ — D'ailleurs, me dit-il, le pétrole est très bon pour la santé. ”

* * *

Il pleut toujours, et je griffonne ces notes sous la bâche de la voiture, pendant que Patrick est descendu pour recueillir et jeter dans le wagon quelques branches de bois mort. Il paraît que nous ferons bien de porter ainsi une provision de bois pour chaque campement, car nous sommes exposés maintenant, à nous arrêter en pleine prairie.

Notre route file au nord, en ligne droite, autant que la nature du terrain le permettra. A trente milles d'ici nous rencontrerons Anadarko, et trente milles encore plus haut, Fort Rend, qui est la limite extrême de mon expédition.

Pour revenir, nous n'aurons plus qu'à couper à travers la fameuse terre d'Oklahoma et redescendre la vallée de la Canadienne en passant par Silver City, Purcell et Johnson. Il y a quinze jours que j'ai quitté la mission de Sacred Heart. Dans combien de temps serons-nous de retour ?

III. — Chiens de prairie. — Une rencontre dans la prairie. — Une Mexicaine parmi les Comanches.
— **Un baptême mouvementé. — Une néophyte intéressante.**

Une particularité curieuse. Durant une partie de l'après-midi, nous traversons ce qu'on appelle ici une " cité de chiens de prairie ". Nous apercevons dans toutes les directions, aussi loin que s'étend le regard, des milliers de monticules. Ils sont hantés par de curieux petits animaux. Leur cri n'est qu'un glapissement faible comme celui d'un jeune chien à la mamelle. Ils se tiennent d'ordinaire sur leur monticule et, si l'on s'approche, ils plongent dans leur souterain en agitant fébrilement la queue.

* * *

Il fallait bien que nous ayons notre petite aventure romanesque, Patrick et moi.

Nous avons campé à midi en pleine prairie, n'ayant pas trouvé un seul arbre à l'ombre duquel nous puissions faire bouillir notre café et nous reposer.

Nous avons repris notre marche monotone, lorsque nous apercevons à l'horizon un troupeau de chevaux sauvages, apparemment sans maîtres. Chose singulière, ces chevaux marchaient à la queue l'un de l'autre et décrivaient lentement autour de nous un cercle immense. Patrick eut peur.

" — Où sont les Indiens ? " dit-il.

Je devinai qu'ils étaient couchés sur le dos de leur monture et nous épiaient.

" — Que faut-il faire ? " me demande Patrick.

" — Continuer simplement notre route, ne donner aucun signe de frayeur ou d'hostilité. "

Ce que je pensais arriva. Rassurés, les Indiens enfourchèrent leurs chevaux et vinrent droit sur nous. Ils étaient une quinzaine. On ne m'avait pas trompé en disant qu'ils sont beaux à cheval. Quels hommes ! Quels mouvements vifs et gracieux ! Quelles belles poitrines et quelles belles têtes ! Et quelle animation de toute leur physionomie !

* * *

Malheureusement je n'ai pas d'interprète ici et j'ai beau leur parler en anglais, en pottowatomie, ils ont beau me parler en comanche, nous n'arrivons pas à nous comprendre. Enfin j'en entends un qui fait une remarque à un autre en espagnol, ou plutôt en mexicain. Je m'empresse de leur dire en espagnol que je suis prêtre, que je serais heureux de faire connaissance avec eux.

L'un des deux qui parlait mexicain me dit alors que sa mère est catholique et serait heureuse de me voir. Pendant que les autres vont continuer une battue de chasse qu'ils commençaient, il nous conduisit au camp.

Arrivé là, il nous installe sous une grande tente, au milieu d'une quarantaine d'autres et il me présente à un chef, en lui expliquant le but de ma visite. Nous fumons une pipe ensemble et nous voilà bons amis. Je distribue aux femmes et aux enfants des images et des médailles. Cependant notre jeune guerrier me dit que je dois rester sous sa tente, en faire ma demeure, tandis qu'il ira à cheval chercher sa mère qui se trouve à vingt kilomètres de là dans un autre campement.

* * *

Le lendemain matin, dès sept heures, il était de retour avec sa mère, tous deux à cheval. La bonne femme vint se jeter à genoux devant moi, me prit les mains, les baisa avec ferveur, en versant un flot de paroles en mexicain.

Elle pouvait avoir cinquante ans et, après l'avoir considérée attentivement, je lui demandai :

“ — Mais, vous n'êtes pas Indienne ?

“ — *No, Padre*, me dit-elle. Je suis Mexicaine de naissance. Quand je n'avais que huit ou neuf ans, les Comanches firent irruption dans notre village : ils tuèrent tout le monde, excepté moi et une autre petite fille. Ils nous emmenèrent captives. Je fus adoptée et élevée dans la tribu. J'avais seize ans lorsque le Père de Smet, jésuite belge, passa au milieu de nous quelque temps. Il me fit faire ma première communion, me donna des conseils et m'encouragea à demeurer chrétienne. Je me suis mariée dans la tribu à un bon Indien qui est mort et que j'ai baptisé à ses derniers moments. De temps en temps j'ai vu des missionnaires, et mon fils sait quelle joie j'éprouve toutes les fois que je puis recevoir les sacrements. ”

Tout fut disposé pour la messe, sous une grande tente ; et une vingtaine de sauvages y assistèrent debout, drapés dans leurs *blankets*, immobiles comme des statues. La bonne Mexicaine communia. Elle pleurait de joie, et moi et Patrick, nous pleurions d'attendrissement.

* * *

Vers une heure de l'après-midi, je fis le tour du camp pour causer un peu aux hommes avec mon jeune ami comme interprète. De son côté, sa mère allait voir les Indiennes qui avaient des enfants en bas âge et qui voudraient bien s'engager à les faire élever dans une mission catholique, le jour où nous en établirons une. Elle réunit ainsi seize enfants que je consentis à baptiser, sur cette promesse.

Jamais baptême ne m'a donné tant de mal à conférer. Les tout petits enfants sur les bras de leur mère, étaient assez tranquilles ; mais la difficulté était de tenir en place

ceux qui pouvaient déjà marcher et de les empêcher de se sauver au moment des diverses onctions.

Enfin, avec le temps et la patience, on vient à bout de tout ; d'ailleurs, les femmes indiennes y mettaient une grande bonne volonté et m'aidaient à tenir tout ce petit peuple.

* * *

J'en étais à peu près au milieu de ce long baptême lorsque la portière de la tente se soulève, et une jeune fille entre. Elle resta debout, suivant toutes les cérémonies avec un intérêt évident. Elle pouvait avoir 16 ans : son teint était rouge vif ; elle avait une belle figure ovale, des yeux expressifs, de longs cheveux noirs et, drapée dans sa *blanket*, elle se tenait immobile comme une statue.

Quand tout fut terminé, elle s'avança et se mit à me parler en indien. La Mexicaine me dit alors :

“ — Elle demande à être baptisée.

“ — Cela me fait plaisir ; mais il faut lui expliquer que je ne puis baptiser, sans instruction préalable, que les petits enfants : les adultes doivent savoir leur religion.

“ — Je la connais, répliqua la jeune fille.

“ — Ah ! voyons un peu. Qui a fait le ciel et la terre ?

“ — Le Grand-Esprit.

“ — Combien y a-t-il de Grands-Esprits ?

“ — Un seul ! fit-elle en levant un doigt.

“ — Combien de différentes personnes du Grand-Esprit ?

“ — Trois ! et elle leva trois doigts.

“ — Comment s'appelle le fils du Grand-Esprit ?

“ — Jésus.

“ — Où est-il ? ”

Elle me montra le crucifix sur ma poitrine.

“ — Oui, c'est vrai, il est mort sur la croix ; mais où est-il en ce moment ?

“ — Là-haut ? ” Et elle montra le ciel.

“ — Que faut-il faire pour aller au ciel ?

“ — Etre bon, aimer Dieu, ne faire de mal à personne.

“ — Ceux qui font du mal, où vont-ils ?

“ — En bas, en bas ! ” me dit-elle en me montrant la terre.

“ — Comment avez-vous appris ces choses ? ”

Elle raconta alors qu'elle était orpheline seulement depuis deux ans. Avant de mourir, sa mère lui avait souvent répété toutes ces principales vérités de la foi chrétienne et lui avait dit que, un jour ou l'autre, un missionnaire visiterait le campement, qu'elle devait alors se faire baptiser pour pouvoir aller au ciel.

Je la baptisai sous le nom de Rose. Daigne la glorieuse patronne de Lima protéger cette enfant ! Elle m'a bien promis de ne jamais épouser un Indien polygame.

Et voilà comment Patrick et ma bonne mexicaine ont été parrain et marraine de dix-sept enfants.

* * *

En route pour Anadarko. Nous nous sommes détournés un peu trop à l'Ouest ; il nous faut, maintenant, aller vers le Nord-Est. C'est toujours la plaine ondulée, coupée de *creeks*, parsemée çà et là d'arbres rabougris. Les petites collines sont quelquefois dénudées ; on ne voit que du sable. Où peut bien se cacher le gibier, qui est, dit-on, abondant dans cette partie du Territoire ?

Départ précipité. — Le futur territoire d'Oklahoma.

— Les Wichitas. — Accident. —

Un homme affamé.

Anadarko est un centre de commerce relativement important. Il y a trois *stores*, ou magasins d'épicerie, une espèce

d'hotel, la maison de l'agent et, à quelques milles l'une de l'autre, trois écoles du gouvernement, l'une pour les Wichitas, l'autre pour les Cheyennes et les Arrapahoes, la dernière pour les Kiowas. Il y a de plus, en ce moment, une compagnie de soldats sous les ordres d'un lieutenant. L'agent les a fait venir hier de Fort Reno. Il paraît que, la semaine dernière, un sorcier ou *Medecine man* avait persuadé aux Indiens qu'ils n'auraient plus de pluie pour faire pousser leur maïs, s'ils ne se débarrassaient des Blancs. Les indigènes, effrayés de cette perspective de famine, obéirent aux injonctions du sorcier et vinrent en masse incendier les campements *yankees* en jetant sur les toitures des flèches enflammées. La troupe arriva à temps, et la pluie aussi, pour dissiper les alarmes de part et d'autre. Toutefois les Indiens sont encore surexcités, et les petits pious-pious de l'Oncle Sam vont continuer de monter bonne garde.

Cela me procure le plaisir de coucher dans un hamac sous la tente, à côté du lieutenant R. . . . , un brave garçon, le cœur sur la main, mais dont les mauvais livres ont gâté l'esprit. D'ailleurs, il donne à ses soldats catholiques toute liberté d'assister à ma messe, à l'école des Wichitas où une maîtresse est catholique.

* * *

Nous fûmes obligés, Patrick et moi, de lever le siège en toute hâte et de partir, le 2 juin, sans pouvoir remercier mon hôte. J'ai laissé un mot d'écrit dans ma tente sur la table de campement.

Voici ce qui est arrivé :

Je ne devais partir que le lendemain. Mais, à mon retour de l'école des Wichitas, une pluie absolument diluvienne se mit à tomber ; jamais, non jamais, ja n'ai vu pareille averse ; c'était des nuages tout entiers, des nappes d'eau, qui s'abattaient en trombes sur la terre. Patrick consterné vint me dire :

“ — Père, la Washita, que nous avons à traverser demain, va enfler démesurément. ”

Il n'y avait pas une minute à perdre si nous voulions ne pas être retenus prisonniers un temps indéfini. Atteler fut l'affaire de quelques instants. Quand nous arrivâmes au gué du Washita, cette rivière, d'allure si douce en temps ordinaire, était déjà un vrai torrent : nous eûmes toutes les peines du monde pour atteindre l'autre rive, tant les vagues et l'écume effrayaient nos chevaux. Enfin nous en fûmes quittes pour la peur.

* * *

Nous voici maintenant en route pour Fort Reno. Nous avons encore la Canadienne du sud à franchir ; mais les pluies locales ne l'influencent guère : ce qui la grossit, c'est la fonte des neiges dans les Montagnes Rocheuses.

Il a plu encore toute l'après-midi et une partie de la nuit, et nous nous sommes arrangés pour dormir au fond du wagon l'un à côté de l'autre.

C'est sur le pouce que nous avons sommairement dîné et soupé hier ; ce matin nous sommes tout heureux de pouvoir faire une bonne tasse de café. On nous a recommandé de prendre des repas chauds le plus souvent possible ; car, dans un pareil voyage, on a besoin de toutes ses forces. Que deviendrions-nous si l'un de nous deux, ou même si l'un de nos chevaux tombait malade ? Nous devons être à plus de cent kilomètres de Sacred Heart, en droite ligne ; mais de la manière dont nous sommes venus, nous en avons fait plus du double et nous en ferons autant pour revenir. Dieu nous soit en aide !

* * *

Après déjeuner, nous sommes d'avis d'attendre quelques heures pour laisser au soleil le temps de raffermir la terre

détrémpée. La marche est extrêmement pénible pour les chevaux et les roues du wagon enfoncent de dix centimètres dans la boue.

Je profite de cette halte pour prendre quelques notes.

En arrivant à Anadarko, je m'étais présenté chez l'agent. Nous eûmes ensemble une longue conversation. Il est surpris que je sois venu sans armes et insiste pour me faire accepter un fusil.

“ — A quoi bon ? lui dis-je. Nous n'avons pas le temps de chasser et nous n'en éprouvons pas le besoin. Pour ce qui est des Indiens, de deux choses l'une : ou bien ils seront pacifiques et alors nul besoin de nous défendre ; ou bien ils nous attaqueront en forces tellement supérieures que nous ne pourrons que succomber. ”

Il m'apprit que, quinze jours auparavant, les Indiens s'étaient saisis d'un Blanc et l'avaient coupé en morceaux ; il faut ajouter que le malheureux avait un gros crime sur la conscience : il avait outragé une jeune Indienne.

* * *

L'agent me montra sur ma carte l'emplacement du futur Territoire d'Oklahoma et m'expliqua les vues du gouvernement par rapport à ce petit coin de terre, si insignifiant en apparence. Il me dit : “ Ou bien on forcera les Indiens à s'y réunir tous pour former une espèce de confédération de leurs tribus en un seul corps politique, et les terres abandonnées par eux dans le reste du territoire seront cédées aux Blancs ; ou bien on ouvrira l'Oklahoma aux Blancs et on laissera les Indiens dans leurs réserves respectives. Ce dernier parti est le plus probable ; il semble que le gouvernement des Etats-Unis s'est réservé cet Oklahoma, absolument comme un coin à l'aide duquel il pourra fendre et désagréger le dernier refuge de ces pauvres sauvages, bien

qu'on leur en ait solennellement garanti la possession " tant que l'eau coulerait et que l'herbe pousserait. "

Voilà encore un agent qui ne se gêne pas pour critiquer la conduite du gouvernement et qui trouve cruelle et souvent inepte la politique de Washington à l'égard des Indiens.

Bien que ce brave agent ne soit pas catholique, il me déclare qu'il serait heureux de voir attribuer aux catholiques une des trois écoles d'Anadarko, et il me parle avec admiration du *Bureau of Catholic Indian Missions*. Il n'est pas content des *Superintendents* de ses écoles, et à en juger par celle que j'ai vue, celle des Wichitas, il a raison. Elle m'a paru mal tenue, soit à cause de l'égoïsme, soit à cause de l'insuffisance des employés.

* * *

Les Wichitas, comme les Comanches, se civilisent peu à peu, montrent une tendance marquée à abandonner la vie sauvage, et commencent à cultiver la terre. Un de leurs chefs, Kotz-a-to-ah (le bouclier fumé), est mort il y a quelque temps. Il avait sept pieds de haut ; il était le meilleur guerrier et le coureur le plus rapide de toute la nation. Il lui est arrivé, à la chasse, de poursuivre le buffalo à pied, de le rattraper et, tout en luttant de vitesse avec lui, de le tuer d'un coup de lance.

Les Wichitas que j'ai vus à l'agence sont des hommes beaucoup plus beaux que les Comanches. Ils sont grands et se tiennent bien droit ; leur démarche n'est pas disgracieuse ; leurs traits sont réguliers ; quelques-uns ont une chevelure abondante qui leur descend jusqu'au milieu du dos. Comme ils ne comprennent ni l'anglais, ni l'espagnol, et que nous n'avions pas d'interprète, notre conversation ne fut pas très instructive. Toutefois ils m'entouraient et me regardaient curieusement ; je leur montrai mon crucifix et leur

fis le signe de prier, en joignant les mains et levant les yeux au ciel. L'un d'eux comprit sans doute qu'il était question du Grand-Esprit, car il me fit l'exclamation indienne : " Ah-ho ! ah-ho ! " en me frappant amicalement sur l'épaule. Je leur donnai, en les quittant, une poignée de main à tous, et ils y répondirent comme auraient pu faire des gens civilisés. Quand ils sont enveloppés de leurs *blankets*, comme ils aiment à s'y draper, même en allant à cheval, ils ressemblent à des Arabes.

* * *

Le soir du 2 juin, un grave accident est arrivé, le timon du chariot s'est cassé. Le peu de chemin que nous avons fait dans la journée était horriblement mauvais : nous ne sortions d'un *creek* que pour retomber dans un autre, avec des cahots capables de disloquer une voiture bien plus solide que la nôtre.

Le 3 juin, le désastre était réparé, notre nouveau *double tree*, taillé à coup de hache, tiendra bon jusqu'à Fort Reno.

Toute la nuit un loup nous a harcelés et empêchés de dormir par ses espèces de glapissements continuels. On le voyait clairement sur un petit monticule. Ah ! si j'avais eu un fusil !

Le soir même, nous atteignons la Canadienne. Le fleuve roule au fond d'une gorge profonde au milieu d'un paysage vraiment grandiose.

Il nous a fallu descendre le versant sud de la vallée, avec des précautions inouïes, pour ne pas casser de nouveau notre wagon ou blesser nos chevaux. Grâce à Dieu, la traversée de la Canadienne s'est effectuée dans les meilleures conditions.

Une fois de l'autre côté, nous avons gravi le versant nord lentement, péniblement, poussant à la roue pour aider les chevaux. Enfin, on s'arrête pour souffler un peu.

* * *

Un cavalier indien, enveloppé dans sa *blanket*, arrive précipitamment sur nous. Je lui tends la main en signe d'amitié ; il met la main sur son estomac : j'en conclus qu'il a faim. Nous arrêtons le convoi et je dispose tout pour le souper. Le pauvre diable dévorait les victuailles des yeux, et avait l'air de me trouver bien lent dans mes préparatifs. Il fit largement honneur à la viande, dédaignant le pain et les pommes de terre. Quand il fut repu, il sauta en selle.

Je lui demandai où était Fort Reno ; il m'indiqua de la main la direction et me dit par signe que nous avions encore pour une demi-journée de voyage. Pour me faire comprendre cela il me montra le soleil ; puis indiquant l'Orient il m'écrivit avec son doigt le parcours de l'astre jusqu'à midi ; c'était aussi simple qu'expressif. Puis il disparut rapidement et silencieusement, comme il était venu.

**Le Fort Reno. — Les " Scous " — Darlington. — Pays accidenté. — Les chevaux s'emportent. —
Un chanteur nocturne.**

Le 4 juin, à 10 heures du matin, nous étions en vue du Fort Reno. Depuis le matin, nous n'avons fait que gravir colline sur colline. Je ne connais rien de plus rebutant que ce genre de fatigue. C'est monotone, c'est ennuyeux, et toujours on croit que la colline qui est devant soi est la dernière. Enfin voici la prairie, et à une heure de marche, tout au plus, Fort Reno, dont je vois très bien la disposition. Il paraît plus considérable que Fort Sill. Un campement d'Indiens, qui est au Sud ne présente pas l'apparence négligée, irrégulière qu'ils ont d'habitude d'avoir.

C'est le camp des *Scouts*, espèce de milice indigène qui est chargée de la police de l'Oklahoma.

En le traversant je distribue des médailles aux hommes,

aux femmes et aux enfants. Il y a quelques catholiques parmi eux et je trouve huit enfants à baptiser.

Les *Scouts* ont une tenue à moitié militaire, et font l'exercice ; la plupart du temps, ils sont employés à expulser les *intruders*, c'est-à-dire les Blancs qui sans permission viennent chasser dans l'Oklahoma. Leurs femmes portent leurs bébés maintenus par des bandelettes sur une planche, avec une espèce de rebord qui couvre la tête de l'enfant. Ce rebord est garni de grelots et de franges, pour amuser le marmot. Quand elles veulent lui donner le sein, elles détachent la planche et la tiennent entre leur bras sans délier l'enfant.

* * *

Le *Captain H****, pour lequel j'avais une lettre, me reçut cordialement :

“— Vous êtes mon hôte, me dit-il ; seulement, je vis en vieux garçon ; ma femme est dans l'Est. Je vais vous installer à mes frais à l'hôtel ; vous y serez libre et bien traité. Surtout ne vous laissez manquer de rien, et ne vous inquiétez pas du prix de quoi que ce soit. C'est mon affaire.”

Puis il me présenta au major, petit homme rond, jovial, qui me dit :

“— Ah ! vous êtes l'ami du *Captain H****. Vous ferez bien de le convertir ; c'est un vrai païen !”

Le major me donna toute liberté de voir ses hommes et me pria de me concerter avec le ministre protestant du poste pour l'usage de la chapelle.

* * *

Comme à Fort Sill, je trouve de bons catholiques, hommes et femmes, blancs et noirs ; car il y a des nègres soldats ici et des catholiques ; tous sont contents de me voir. Qua-

tre baptêmes, un mariage, une quinzaine de communions, tel fut le bilan de mon administration.

Un brave Irlandais me fait cadeau d'une superbe pipe en écume de mer, grosse comme le poing :

“ — Si vous ne vous mettez délibérément et systématiquement à fumer, me fit-il remarquer, vous serez malade quand vous serez obligé de le faire avec les Indiens. ”

C'est vrai : j'en ai déjà fait l'expérience, et pourtant on ne peut refuser de fumer avec un Indien : c'est une marque d'amitié. S'y dérober pourrait avoir des conséquences graves.

* * *

Il était onze heures du soir quand je rentrai à mon hôtel. Au moment où je traversai la cour, un grand chien bondit et vint se placer en face de moi, mais sans faire entendre de grognement. Evidemment, il me demandait qui j'étais et ce que je venais faire : je payai d'audace et lui dis à demi-voix d'un ton d'autorité :

“ — *Go away, doggy, go away!* (Allez coucher, mon ami, allez cotcher!) ”

Le lendemain, on me dit que ce chien est un gardien vigilant, et aurait pu me faire un mauvais parti.

* * *

Je ne pouvais me dispenser d'aller à Darlington où se trouve l'agence. Sa Majesté l'agent n'a pas pu ou pas voulu me voir ; il m'a envoyé son premier clerc, un vrai type de rond de cuir, qui a moi-même quinze années, je crois, dans ce poste. Il ne m'a pas fait une très bonne impression. Il se dit catholique non pratiquant, et récrimine beaucoup contre le Bureau catholique de Washington. Quelle différence entre ses manières et celles de l'agent d'Anadarko ! Autant l'autre est franc, autant celui-ci est cauteleux.

En quittant Fort Reno, le 7 juin au matin, nous nous trouvons tout à coup sans nous en être aperçus, au milieu des soldats déployés en tirailleurs, comme une espèce de petite guerre. Un officier m'envoya son ordonnance me demander si je voulais me faire tuer, moi et mes chevaux.

Il fallut tourner bride et faire un immense détour en tâchant de retrouver le *trail* indien exploré les jours précédents par Patrick, et qui devait nous conduire à travers la partie sud-ouest de l'Oklahoma. Malheureusement, la nature du terrain nous força de changer plusieurs fois de direction, et de guerre lasse, nous nous mîmes en tête de continuer à travers la prairie sans autre indication que le soleil et notre boussole.

Cela alla bien jusqu'à midi. Nous atteignîmes la Canadienne ; mais, après quelques sondages, je la trouvai trop dangereuse, surtout à cause des sables mouvants. Nous voulions la suivre en aval sur sa rive gauche. Cela ne fut pas possible non plus, à cause des innombrables lagunes dans lesquelles nous nous trouvâmes bientôt presque inextricablement engagés. Patrick est un habile conducteur de chevaux ; mais il en faudrait un plus habile que lui, pour avancer à travers un pareil dédale ; avec des peines infinies, nous faisons machine en arrière et retrouvons enfin la prairie. C'est moins dangereux.

Une pluie, fine d'abord, puis serrée, se met à nous cingler le visage. En une heure, nous traversons quatre *creeks*. Oh ! qu'ils sont ennuyeux, ces *creeks* ! A chaque instant je crains que la voiture ne soit mise en pièce.

Patrick est devenu grave et perplexe. Il croit que nous avons tourné sur nous-mêmes, sans nous en apercevoir et que nous remontons le courant de la Canadienne cachée là-bas à plus d'un mille de distance derrière un rideau d'arbres. Nous interrogeons la boussole. Il a raison : nous revenions sur Fort Reno. Dans la prairie on est très exposé à dévier insensiblement et la tendance naturelle, aux piétons

surtout, c'est d'appuyer sur la gauche. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. En virant de bord nous suivons pendant quelque temps les traces bien visibles de notre wagon sur l'herbe mouillée. Le triste état du ciel et de la terre, les contre-temps, la mauvaise humeur de mon compagnon, les sourdes approches de la fièvre, tout cela me démoralise.

* * *

A ce moment, je me trouvai dans le plus grand danger que j'aie couru, et j'en fus sauvé comme par miracle.

Nous étions sur le bord d'un creek plus grand que les autres. Il avait bien 5 mètres de profondeur, et le fond était un lit de roches, sur lequel coulait un léger filet d'eau. Patrick descendit et se mit à en explorer les détours, pour voir s'il ne trouverait pas un endroit où les talus moins escarpés nous permettraient de faire passer la voiture.

Les chevaux, fatigués de leur immobilité, se mirent à frotter leur tête contre le timon. L'un d'eux, Black, réussit à dégager une de ses oreilles de la tête, et, le mors se trouvant lâche entre ses dents, il le laissa tomber sous sa lèvre. Je ne m'étais aperçu de rien. Lorsque Patrick me fit signe de loin qu'il m'avait trouvé un bon endroit, je touchai les chevaux légèrement du fouet, pour les mettre en marche. Black ne répondant plus à la direction du mors et effrayé de le sentir battre au-dessous de lui le long de sa poitrine, s'emporta ; l'autre fit de même par sympathie, et me voilà dans l'impuissance de les maîtriser, entraîné dans une course furibonde le long du creek.

Une première fois, ils s'approchèrent de la rive et la rasèrent d'aussi près qu'il est possible, sans s'y précipiter ; ils font ensuite un écart, puis reviennent et s'engagent sur une espèce de promontoire, où il y a juste place pour la voiture, un pas de plus en avant, ou à droite, ou à gauche, et nous allions nous briser sur les rochers. Je vois dis-

tinctor et que je suis perdu : instinctivement je roule la guide autour de mon poignet et arc-boute mes jambes contre la planche du devant pour soutenir le choc final. Les chevaux arrivent avec impétuosité. Qu'est-ce qui les retient sur le bord de l'abîme ? L'Ange du Seigneur ? Je le crois. Toujours est-il qu'ils s'arrêtent tout court. Je saute du wagon et m'élançe vers mon compagnon pour lui montrer que je n'ai aucun mal. Il me reçoit dans ses bras en pleurant de joie et d'émotion. Les chevaux étaient encore tout frémissant, et il nous fallut procéder avec circonspection pour les faire reculer d'un endroit si dangereux.

Nous nous assîmes là un instant et nous nous trouvâmes si énervés l'un et l'autre, que nous ne nous crûmes pas assez de force et de sang-froid pour aller plus loin et courir peut-être de nouveaux dangers. On campa.

Le soir, après le chapelet, en fumant sa pipe, Patrick me disait :

“ — Savez-vous, mon Père, que je n'ai jamais eu de ma vie pareille émotion ? J'ai pourtant pris part à plusieurs batailles et vu mes camarades tomber autour de moi. Me voyez-vous, moi vieillard, sur le bord de ce creek, vous tué dans votre chute, les deux chevaux morts et le wagon brisé ? Dans ma douleur je serais devenu fou ; je ne sais pas si j'aurais eu la force de retourner à Fort Reno.

Quant à moi, je dois à la vérité de dire que cela fut si vite fait que je n'eus pas le temps d'avoir peur tant que durâ le danger. C'est après que mon émotion fut grande, grande aussi ma reconnaissance envers Dieu qui ne voulait pas encore laisser périr son petit missionnaire.

Comme si le ciel eut voulu contribuer à nous réjouir, il y eut un beau coucher de soleil sous l'horizon, ses rayons continuèrent à partager le couchant en grands secteurs dorés et azur tendre. Puis, à la nuit tombante, les mouches luisantes vinrent animer la prairie de mille petits feux comme des pierres précieuses, scintillant dans les ténèbres

Bientôt la lune se leva majestueuse, et nous éprouvions une douceur particulière à parler des émotions de la journée en face de cette nature paisible.

Au milieu de la nuit, Patrick et moi, nous fûmes subitement réveillés. Un indien, arrêté à un kilomètre et demi de nous, derrière une colline, comme nous pûmes le constater le lendemain, se mit à chanter de toute la force de ses poumons une mélodie sauvage. Était-ce un chant de guerre ou une prière au Grand-Esprit? Tous deux, nous écoutions comme en extase, non, pourtant, sans un petit sentiment de crainte. Si le possesseur de cette belle voix n'était pas seul et s'il lui prenait fantaisie de venir nous faire une visite nocturne? Pour plus de sûreté, je recouvris de cendres le reste de notre feu, afin que sa lueur ne dénonçât notre campement. Bientôt, à notre satisfaction, la voix s'éloigna peu à peu dans une direction opposée, et finit par mourir dans le lointain.

**Une ville dans le Far West. — Encore la Canadienne.
— Dernière traversée. — Retour à la Mission.**

Le lendemain matin, en me levant j'avais des douleurs dans tout le corps, surtout aux jointures ; je ne pus déjeuner, et nous étions à peine en route que la fièvre me prit. Pauvre Patrick ! il eut à essayer mon humeur maussade ; mais je n'étais pas maître de moi. J'avalai de la quinine et n'en éprouvai guère de soulagement. Enfin nous arrivâmes sur un *trail*, celui sans doute que nous aurions dû suivre en sortant de Reno. Il nous conduisit droit à la Canadienne. Hélas ! je n'étais guère capable de la traverser à pied ou à cheval pour voir si elle était guéable ; je ne pouvais même me tenir debout. Enveloppé dans deux couvertures, comme un Indien dans sa *blanket*, je tremblais de tous mes membres et mes dents claquaient à se briser.

Heureusement pour nous, survint un wagon, conduit par un robuste gaillard qui paraissait très familier avec ces parages. Il remonta le courant sur un banc de sable et s'y engagea sans hésiter ; Patrick encouragé fit prendre le même chemin à nos chevaux, et c'est ainsi que nous traversâmes la rivière. D'après ma carte, nous devons être tout près de Silver City.

L'homme nous apprit que la ville était, en effet, à trois milles seulement de là, et nous mit sur la bonne route.

Nous fîmes une heure de chemin dans la direction indiquée et au premier individu rencontré je demandai :

“ — Où donc est Silver City ? ”

“ — Ici même, monsieur. ”

Patrick regarda mon interlocuteur d'un air qui voulait dire :

“ — Vous vous moquez de nous ? ”

L'autre sourit et affirma de nouveau :

“ — Yes, sir ; *you are at Silver City*. (Oui monsieur, vous vous trouvez bien à Silver City.) Je vois que vous êtes des étrangers et peu au courant des mœurs du Far-West. Sachez donc que, par ici, nous appelons *town* (ville) ou *city* (cité) une seule maison, si cette maison a le privilège d'être un *store* (magasin), une boutique de charron ou un bureau de poste. Tout le monde, dix milles à la ronde, nomme cela *la ville* et parle d'aller à la “ ville ”, tout comme un fermier des environs de New York ou de Philadelphie. ”

Le fait ne manque pas d'être piquant et il est véridique.

“ — Mais pourquoi ce nom de Silver (argent) ? Y aurait-il quelque mine d'argent sous le sol ? ”

“ — Non ; c'est tout simplement parce qu'à un certain moment, le propriétaire du *store* payait les fourrures qui lui étaient apportées, non seulement en sucre, café et autres denrées, mais aussi en *argent* si l'on préférait. ”

*
* * *

J'ai trouvé dans ce *settlement* quelques catholiques.

Nous avons passé près d'un *creek* où un Indien a tué en quelques semaines huit panthères et trois chats sauvages. La fièvre m'a quitté. Je continue tout de même à prendre de la quinine, par mesure préventive.

* * *

Oh ! le beau pays que nous traversons maintenant ! Oh ! les belles prairies et comme Patrick déplore que tout cela ne soit pas déjà ouvert aux Blancs et transformé en *homesteads*.

Homestead, c'est le mot consacré par tous ceux qui convoient les terres indiennes, pour s'y tailler une propriété sous la paternelle protection du gouvernement des États-Unis. Quelle herbe magnifique et quelles plantureuses moissons lèveraient sur un pareil sol !

* * *

Pendant que nous faisons ces réflexions, je regardai machinalement à côté de la voiture et je vis la roue passer à dix centimètres d'un gros serpent à sonnettes, roulé sur lui-même et qui ne fit pas le moindre mouvement.

Je détachai une tringle de fer qui sert à maintenir l'auge des chevaux, derrière le wagon, et je le tuai avec cette arme. Au premier coup il fit vibrer sa sonnette ; mais il ne remua pas longtemps. Quand je lui eus bien écrasé la tête, je coupai sa queue et la serrai soigneusement ; elle porte neuf anneaux, ce qui veut dire que le reptile était âgé de dix ans.

* * *

Johnsonville est plus considérable que Silver City ; il se compose de huit maisons en troncs d'arbres et d'une jolie résidence en planches de sapin. On ne peut me dire s'il y a des catholiques dans ces parages de la rive droite de la Canadienne ; mais on m'assure qu'il y en a de l'autre côté de la rivière ; je le savais car, de l'autre côté, c'est la Réserve des Potts. Ainsi nous voilà presque chez nous. Le cœur me bat à la pensée de revoir ma chère mission.

Nous devons franchir de nouveau la Canadienne ; mais, comme nous l'avons passée déjà trois fois, cela ne m'inquiète guère.

Un peu au-dessous de Johnsonville, à trois milles au Nord, le fleuve est large de près de deux kilomètres. Personne sur l'une ou l'autre rive pour nous aider ou nous indiquer les bons endroits. Je suis obligé de le traverser à la nage ; je fais plusieurs allées et venues dans chaque chenal pour me rendre compte de leur profondeur. J'eus quelque peine à trouver un passage, où nos chevaux pussent s'aventurer avec la voiture sans danger d'être entraînés par la violence du courant. Et comment aborder sur la rive opposée ? Sauf en un endroit, la forêt arrivait jusqu'au bord de l'eau, les arbres étaient serrés et entrelacés de vignes sauvages, épaisses, comme les câbles d'un Transatlantique.

Avant de nous engager avec la voiture sur l'immense étendue d'eau et de sable, nous apportons à nos chevaux, dans un seau, toute l'eau qu'ils veulent boire, afin de n'avoir pas à nous arrêter un seul instant, un arrêt pouvant être fatal. Les excellentes bêtes se tirent à merveille du périlleux passage. Une fois sur l'autre rive, hommes et montures s'arrêtent pour prendre un repos mérité. Notre première pensée, à Patrick et à moi, est de remercier Dieu par une fervente prière.

* * *

28 juin, Sacred Heart Mission — Home at last.

Enfin nous voilà de retour. Mon bon supérieur se jette à mon cou et me tient embrassé pendant quelques instants : puis, m'éloignant à bout de bras, il me considère longuement et me trouve si changé, si bronzé ! On me l'avait déjà dit sur la route ; j'avais rencontré un brave Métis, M. Melot, dont la première parole, en me voyant, avait été : " Ah ! à la bonne heure ! Père, maintenant vous avez bonne mine ! "

Nos Pères et Frères et les enfants me font tous fête ; il faut vingt fois recommencer le récit des petites aventures de l'expédition. En même temps, à l'écurie mes deux chevaux sont choyés, et Patrick est entouré d'un groupe d'ouvriers et d'Indiens auxquels il raconte notre odyssée.

En entrant dans ma cellule, je la trouve plus petite ; il me semble que je ne vais pas y être à l'aise pour respirer et me mouvoir. Je retire mes bottes à grand'peine, et je me jette avec délices sur la paillasse qui nous sert de lit. Ce n'est point pour dormir ; c'est pour rêver tout éveillé. . .

Je ne puis m'empêcher, en considérant la bonté de tous mes frères et leur accueil chaleureux, de penser combien nous serons heureux à notre entrée en paradis, après le long et fatigant pèlerinage de ce monde !

Missions d'Afrique


Vicariat Apostolique de Benin

Nous sommes heureux de publier la lettre suivante, où se révèlent si éloquemment les vertus qui soutiennent dans leur dur ministère les vaillantes auxiliaires des missionnaires. On lira avec émotion ce pittoresque rapport de sœur Elesbaan, religieuse de la Société des Missions Africaines de Lyon.

LETTRE DE SŒUR ELESBAAN

Religieuse missionnaire à Porto-Novo

ADRESSEE AU R. P. PLANQUE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS
AFRICAINES

 EST avec un véritable plaisir que je viens vous parler de nos chères négresses. Permettez-moi de vous faire connaître notre jolie cueillette.

D'abord voici notre Julie, gentille enfant de quatre ans. Il y a quelques jours encore, elle prenait ses ébats sous les tentes du roi Zounou, plus souvent appelé " Roi de la Nuit. " Ce chef est seulement le lieutenant de Toffa, et ses prérogatives consistent à juger des délits nocturnes ; là s'arrête toute sa puissance, et le soleil, en se levant, le fait rentrer dans la plus parfaite obscurité.

Soeur Julie, qui a su obtenir ses bonnes grâces, lui rendait visite l'autre jour, lorsqu'une pensée lui vint :

“ — Sais-tu que je n'ai guère à me louer de ta générosité ? lui dit-elle. Combien de visites t'ai-je déjà rendues sans que tu m'aies fait le moindre présent ? . . . Aujourd'hui, je ne partirai pas ainsi. ”

Et joignant le geste à la parole, elle saisissait vivement, dans l'essaim bourdonnant qui l'entourait, notre petite Julie, pour cette fois l'élue du bon Dieu.

“ — Tiens, dit-elle, je la prends . . . ”

Le Roi, stupéfait, voulait s'opposer à cet enlèvement ; mais, sur quelques paroles d'un de ses vieux chefs, il laissa partir la Soeur avec sa noire conquête.

Une nouvelle compagne vint s'adjoindre à cette chère petite, mais ici les difficultés furent plus grandes.

* * *

Nous étions, un soir, réunies près de notre Supérieure, lorsqu'une de nos catéchistes s'offrit à nos regards, accompagnée d'une fillette d'une quinzaine d'années, au pagné en lambeaux, dont les membres grêles étaient meurtris de coups. L'une et l'autre avaient l'air atterré. Marie-Antoinette, c'est le nom de notre catéchiste, est une des esclaves qui accompagnèrent Behanzin en exil, ce qui lui valut la connaissance de quelques mots de français et développa dans son cœur la pitié.

“ — Sauve-la, disait-elle à notre Supérieure, en désignant sa petite protégée qui s'était jetée à genoux avec des gestes suppliants. Elle appartenir à maître méchant qui battre elle, parce que, elle, pas vouloir sacrifier aux fétiches. Elle, attachée par les pieds, mais elle se sauver vite et venir ici. ”

Nous étions vivement émues et aurions bien voulu garder la pauvre petite. Mais comment faire : Agir ainsi, c'était

attirer sur nos missions la colère et peut-être la vengeance du nègre barbare ; d'un autre côté, la renvoyer, c'était exposer son âme.

Elle fut donc confiée à une de nos chrétiennes nommée Héliodora. Son maître ne manqua pas de venir nous la réclamer ; mais nous pûmes répondre que nous ne l'avions pas. Désespérant de la retrouver, il consentit enfin à l'abandonner moyennant 200 francs ! Où les prendre ? Nous dûmes rester sourdes à cet appel. Pourtant la situation ne pouvait se prolonger.

* * *

Après quelques jours de recherches, l'enfant fut enfin découverte et les mauvais traitements recommencèrent, tandis que les ennuis ne nous étaient pas épargnés. Une seule ressource restait : c'était de s'adresser au roi Toffa qui pouvait, à son gré, faire libérer la pauvre esclave. Il fut convenu que, le jeudi suivant, je me rendrais près de lui afin de plaider cette cause qui nous tenait tant à cœur.

À Au jour indiqué, j'avais la fièvre ; mais je ne reculai pas et, après une fervente prière, accompagnée d'une interprète et de ma petite esclave, je me dirigeai en hamac vers la demeure du prince. Dieu semblait vouloir éprouver notre confiance : Toffa venait de partir pour Béhou, une de ses résidences, située assez loin de là. Je résolus de l'y suivre.

A peine marchions-nous depuis une heure que nous vîmes s'avancer une troupe nombreuse, ayant à sa tête le premier ministre du roi.

“ Oh ! pensai-je, avec un semblable introducteur, nous aurons facilement accès auprès du chef. ”

Je devais être promptement désillusionnée : Hazonné était porteur d'une dépêche pour notre gouverneur et il lui était impossible d'accéder à ma demande. Il consentit pourtant à nous laisser un des siens pour nous aider dans notre tâche.

Enfin, les tentes royales apparurent. Le cœur me battait fort . . . Bientôt je me trouvai dans la cour, entourée d'une foule de nègres qui fumaient tranquillement leurs pipes et buvaient. La chaleur était accablante. Une soif ardente augmentait encore cette fièvre qui me brisait et la vue de ces gens se désaltérant avec avidité, ajoutait encore à mon supplice.

“ — Mon Dieu, dis-je intérieurement, acceptez cette nouvelle souffrance et donnez-moi cette âme. ”

J'invoquai la sainte Vierge, lui promettant de donner son nom à celle qu'Elle aurait sauvée.

* * *

Sa Majesté parut enfin, couverte d'un riche pagne. Elle traversa la cour et alla s'étendre sur une natte sous une assez vaste tente. Je l'y avais précédée avec mes deux compagnes. Après lui avoir fait adresser maints compliments par mon interprète, je fis connaître l'objet de ma demande.

Le roi daigna ôter sa pipe de sa bouche pour m'écouter ; puis il commença une conversation très animée avec ma petite esclave qui lui raconta sa triste histoire et lui montra ses pauvres bras et son dos meurtris de coups. J'attendais anxieusement . . . Enfin mon interprète se tourne vers moi :

“ — Elle est à toi ! . . . Sa Majesté te la donne. ” . .

J'eus grand'peine à maîtriser mon bonheur . . . Je me hâtai de remercier Toffa dans la crainte qu'il ne changeât d'avis et, prenant ma Marie-Thérèse, je me sauvai comme une voleuse qui emporte un trésor.

Vous devinez sans peine la joie que manifestèrent toutes les Soeurs à notre arrivée à la Mission ! . . . Le soir même, le bon Maître semblait vouloir me demander en échange le sacrifice de ma propre vie, car la fièvre bilieuse se déclarait et mettait mes jours en danger. Oh ! c'est de tout mon cœur

que j'aurais accepté la mort, si, à ce prix, j'avais pu espérer gagner quelques nouvelles âmes à Dieu.

* * *

Maric-Thérèse et Julie seront baptisées prochainement. Ce sont deux petites infortunées doublement arrachées à l'esclavage ; car, vous le savez, ici la condition de la femme est des plus pénibles. Tandis que l'homme jouit de la plus grande liberté, la pauvre créature est soumise au travail, aux coups, à la barbarie enfin d'un maître brutal.

C'est avec bonheur que nous voyons augmenter notre petit troupeau, mais, hélas, les ressources, elles, n'augmentent pas... Et cependant, pouvons-nous fermer notre porte et nos cœurs à ces pauvres petites qui languiraient et mourraient sous le joug de Satan ? Ah ! Seigneur, amenez-les-nous en grand nombre avec le pain quotidien et permettez-nous d'ajouter bien timidement : " Du pain !... c'est bien sec !... donnez-leur un peu de beurre avec... "

HISTOIRE D'UNE PETITE ESCLAVE

Ly a environ deux ans, les Soeurs missionnaires d'Elmina accueillaient une petite fille d'une douzaine d'années, dont les nombreux tatouages et les meurtrissures annonçaient une douloureuse histoire. Pas de sourire sur les lèvres de l'enfant, jamais de joie exubérante, mais seulement des larmes en réponse aux caresses. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps que, sachant suffisamment d'anglais, la fillette put nous dire cette histoire, bien propre à faire aimer la belle œuvre du rachat des enfants esclaves.

* * *

“ Je naquis, nous raconta-t-elle, dans un village du grand royaume d'Achantis. J'étais très jeune quand mourut mon père et que je commençai à aider ma mère dans la préparation du manioc ; ma sœur était encore plus jeune que moi. Un jour que nous allions toutes les trois vers le champ de maïs, nous nous vîmes entourer par des marchands qui se jetèrent sur nous en nous disant : “ Taisez-vous ou nous vous tuons. ” Une femme qui travaillait non loin de là se mit à crier au secours ; elle fut immédiatement tuée comme une mouche d'un coup de bâton. Un pauvre vieux qui l'accompagnait lança une flèche sur les marchands, mais, devenus plus furieux encore, ceux-ci le poignardèrent. Ensuite ils nous emmenèrent loin, bien loin dans le pays avec toute une bande de pauvres esclaves.

“ Là, des Arabes achetèrent les plus forts. Ma mère nous fut arrachée sans que nous pussions lui dire adieu. Mais depuis ce jour, je pleure souvent en pensant à elle, et la nuit je me réveille avec l'espérance de la trouver à mes côtés. . .

De grosses larmes coulaient sur les joues de l'enfant.

“ J'avais environ six ans et ma petite sœur quatre. Il fallut suivre péniblement mes compagnons d'infortune à travers la plaine. Les marchands s'arrêtaient rarement, juste le temps de faire leurs repas dont il nous jetait les os comme à des chiens. Au bout de deux jours de marche, ma petite sœur tomba épuisée. Je restai près d'elle, tandis que les esclaves continuaient leur marche. Mais un homme nous aperçut, il vint à nous et se mit à nous frapper à coups de fouet. Ma sœur pleurait ; alors, voyant qu'il n'y avait rien à gagner avec cette petite, il l'assomma, puis, faisant des yeux terribles, il menaça de m'assommer aussi si je ne voulais pas avancer, et il me donna des coups jusqu'à ce que j'eusse obéi.

“ Après quelques jours de marche, on arriva au terme du voyage. Les marchands nous conduisirent chez un puissant chef qui nous acheta en grand nombre. La moitié de mes compagnons furent brûlés vifs pour apaiser l'esprit du mal qui avait donné une forte fièvre au chef, et leurs têtes furent enfilées dans des cordes. . . J'avais peur. . . Je tremblais nuit et jour d'être tuée aussi.

“ Enfin, je fus revendue à un marchand pour un sac de riz et emmenée dans un autre village, où je restai quelques jours attachée au service d'un maître méchant qui me traitait comme une bête de somme.

“ Je recevais tous les jours des coups de bâton et de fouet et, à la fin de la journée, on me donnait pour nourriture du millet et du poisson.

“ Ensuite mon maître me conduisit sur un marché où je fus vendue à des Arabes. J'avais huit ans. Ceux-ci m'emmenèrent avec d'autres esclaves, chez le puissant roi Samory.

Ce roi cruel avait plusieurs centaines d'esclaves et beaucoup de femmes. On nous conduisit dans sa tente. Il nous examina en détail, puis il nous fit sortir de sa tente avec un air si sévère que je crus qu'il allait tous nous manger. . . Il s'assit sur une natte ; trois de ses femmes soutenaient un grand parasol au-dessus de sa tête pour le garantir du soleil, trois autres chassaient les moustiques et enfin trois autres se tenaient prosternées devant lui. On amena alors une trentaine d'esclaves, femmes et enfants, pour être sacrifiés au fétiche et nous fûmes obligés d'assister à cette horrible cérémonie.

“ La première victime était un homme, jeune encore ; il fut conduit devant Samory ; on lui lia les mains et les pieds derrière le dos. Un féticheur lui trancha la tête d'un coup de coutelas ; elle fut déposée aux pieds du roi, tandis que le corps était porté dans un lieu appelé le Saint Bosquet.

“ On aspergea les murs des tentes royales avec le sang de ce malheureux. Ensuite les autres victimes furent immolées successivement. Le sacrifice terminé, le roi nous regarda d'un air farouche et nous dit : “ Si vous ne voulez pas obéir, “ vous serez aussi tués et vos têtes me serviront de trône. ”

“ J'eus beaucoup à souffrir chez ce méchant roi ; souvent mes bras et mes jambes me refusaient tout service, et tous les jours je craignais qu'on ne me coupât aussi la tête.

* * *

“ J'avais dix ans lorsque je fus une autre fois vendue à des Arabes qui faisaient le métier de voler et de piller sur leur passage.

“ Voici comment procèdent les marchands d'esclaves pour piller un village. Pendant la nuit, une bande de voleurs se dirige vers ce village, l'entourent, et, sur un signe de leur chef, ces maifaites poussent de grands cris et se précipitent sur les huttes. La fuite devenue impossible, les pau-

vres noirs n'ont plus qu'à choisir entre la vie et la mort. Ceux qui essayent de se défendre sont tués, les autres sont garrottés et emmenés comme esclaves. Un monceau de cadavres et des débris de cases fumantes, voilà tout ce qui reste après le passage de ces brigands.

“ Le voyage me parut long ; sur la route nous ne rencontrions que des corps desséchés d'esclaves massacrés par leurs maîtres ou morts de fatigue.

“ Je ne savais pas encore bien ce qu'était la mort ; je croyais que lorsque les marchands assommaient un esclave, celui-ci s'endormait pour se réveiller ensuite ; mais lorsque je vis ces cadavres en putréfaction, tous ces squelettes, je compris que c'était triste de mourir . . .

“ Mes maîtres me confièrent un troupeau de moutons à garder, mais lorsqu'un de ces animaux s'échappait, j'étais battue à en mourir. Pendant la journée, mes maîtres, tous musulmans, faisaient leurs prières et leurs prostrations. Un jour, j'eus le malheur de dire : “ Qu'est-ce que Mahomet ? “ je n'aime pas cet homme qui a des adorateurs si méchants. ” Je fus entendue et rouée de coups. Le sang coula : mon Dieu, comme j'ai souffert ! . . . Après que mes plaies furent cicatrisées, on m'exposa sur un marché où je fus examinée comme un animal et achetée par un Arabe qui, me voyant faible, me mit des fers aux pieds et m'employa à trier le manioc.

* * *

“ J'ai oublié de raconter ce qu'on nous faisait souffrir lorsque nous étions vendues. L'homme qui nous achetait nous conduisait dans une forêt, et là, il nous marquait pour nous reconnaître. La première fois que je fus vendue, mon maître me lia les pieds et les mains et, avec un couteau, me fit deux incisions profondes sur chaque joue. Le sang coulait et je souffrais bien ! . . . La seconde fois, même traitement. La troisième, un Arabe vint me trouver et me dit :

“ Adjuah, couche-toi et dors. ” J’obéis et je fermai les yeux sans me douter du mal qu’allait me faire ce méchant homme. Alors, il prit un morceau de marbre tranchant et me fit deux incisions encore plus profondes. Je ne pus m’empêcher de crier ; alors l’Arabe me dit : “ Tais-toi, ou je te coupe la tête. ” Puis il mit dans les plaies du jus d’une plante qui pousse dans mon pays.

“ J’ai été vendue cinq fois, et cinq fois j’ai été marquée.

* * *

“ J’étais donc dans les fers, lorsqu’un jour deux hommes habillés de blanc s’avancèrent vers moi. J’eus peur : je croyais alors qu’ils avaient une grande peau blanche sur leur peau noire comme la mienne. L’un d’eux me prit par la tête et je vis qu’il pleurait. “ Pauvre enfant, ne crains rien ; nous ne voulons pas te faire du mal, mais te rendre heureuse. ” Je fus délivrée de mes fers et conduite d’abord dans le fort d’Elmina. Le soir, un autre Blanc (un missionnaire) vint me chercher et me dit qu’il allait m’emmener chez des Dames Blanches qui remplaceraient ma mère. J’étais contente, je riais, je sautais, je baisais les mains de mon bienfaiteur et j’oubliais que, jusqu’à cette heure, le travail, les coups de corde et de bâton avaient été mon unique partage.

“ Et maintenant, termina l’enfant, je ne suis plus Adjuah, l’esclave maltraitée de tous, mais Marie-Adélaïde, l’enfant du bon Dieu ; aussi je l’aime, Lui qui m’a rendu la tendresse de ma mère et je Le prie de bénir ceux qui m’ont aidée à sortir de la misère. ”

Missions d'Asie

Diocèse d'Hyderabad


Voici de charmantes pages adressées à son frère par M. Civati, missionnaire à Hyderabad. Nous les publions, désirant de tout cœur voir se réaliser les souhaits exprimés avec une foi si vive et une piété si ardente par ce serviteur fidèle de la Vierge de Lourdes.

LETTRE DU R. P. MARC CIVATI

Du séminaire des Missions Etrangères de Milan

MISSIONNAIRE A HYDERABAD

Accampilly, 25 avril 1899.

 I vous pouviez voir le lieu d'où je vous écris ! Figurez-vous un petit et pauvre village indien, c'est-à-dire un amas d'environ cinquante mesures aux murs de boue, à la toiture en paille ou en feuilles de palmiers, au milieu d'un vaste terrain, auquel on donne le nom pompeux de champ tandis que, pour nous, c'est une vraie forêt en friches.

Aucune trace de civilisation ou de progrès, aucune voie de communication avec Hyderabad, éloigné de 150 kilomètres, ou avec le gros bourg de Bezuwada au sud-est qui est à plus de 200 lieues.

Entrons, si le vous voulez, dans une de ces mesures. Près de la porte est suspendu au mur un petit tableau de la Sainte Famille, c'est la maison du chef des chrétiens d'Accampilly.

Pauvre homme ! une maladie mystérieuse lui enleva tous ses enfants à l'âge de deux ou trois ans. Six garçons étaient morts, et avec eux disparaissaient les espérances de sa vieillesse, de son nom et de sa famille ; personne ne devait célébrer ses obsèques et offrir le sacrifice le jour anniversaire de sa mort. . . .

Quel espoir pouvait rester à ce pauvre païen sans héritiers ? Sa femme, découragée, lui proposait de prendre une autre compagne plus jeune. Mais le vieillard se conserva fidèle et honnête. Il entendit parler de notre religion, se fit instruire, apprit ses prières et, par un exemple admirable de courage, méprisa les railleries de ses parents, triompha de tout obstacle et reçut, il y a quelques années, au baptême, le nom de Bageia (Basile).

Est-ce sa vertu et sa vie honnête qui lui méritèrent l'appel divin ? Ou peut-être l'explication doit-elle être cherchée ailleurs ? . . . En ouvrant le livre des baptêmes administrés par les catéchistes aux mourants, je vois figurer les trois fils de Accireda, nom païen de notre (Bageia). N'auront-ils pas, ces petits anges, prié pour leurs parents afin d'obtenir leur conversion ? Comme elle est vraie cette parole d'un saint évêque que l'Œuvre de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance sont deux sœurs jumelles. Filles des mêmes vertus : le zèle et la charité chrétienne, toutes d'eux s'avancant ensemble, portant la croix et l'eau baptismale ! . . . Quel beau sujet pour un artiste chrétien !

* * *

Mais revenons à notre néophyte. Peu après, sa femme l'imita et reçut au baptême le nom Ragiama ; la maison à

présent est égayée par trois petites filles. L'aînée a cinq ans et a été consacrée à la Madone de Lourdes, elle porte le nom de Lourdes-Mariama. Elle folâtre avec ses petites sœurs qui charment leurs parents et leur vieille grand'mère, elle aussi chrétienne.

Entrons dans la maison voisine : le maître de céans nous salue avec respect en demandant notre bénédiction, car il est baptisé depuis deux ans ; mais sa femme nous tourne le dos d'un air de mépris : elle ne veut pas renoncer à son culte idolâtre.

Ailleurs, deux petits enfants nous accueillent avec des cris de joie :

“ Le souami ! vous êtes le souami ! Qu'avez-vous à nous donner ? ”

“ — Où sont tes parents, mon petit Cotéja ! ”

“ — Aux champs ! ”

On nous montre au fond de la cabane et dans un petit trou de la paroi, un caillou peint !

Hélas ! on est dans une maison infidèle, pas de gravure de la Sainte Famille, mais une idole difforme qui règne en maître.

Et nous continuons notre visite à travers le village. Une dizaine de familles sont chrétiennes, d'autres apprennent les prières, d'autres le voudraient bien, mais sont retenues par la crainte ; peu sont indifférentes.

* * *

C'est dans une cabane de ce pauvre village, la moins délabrée, que vous pouvez me voir, entouré par une douzaine d'enfants qui demandent, exigent un peu de sucre et répètent en chœur sur toutes les notes de la gamme indienne le signe de la Croix, l'*Ave Maria*. Petits chrétiens et petits païens louent et bénissent à l'envie Marie, notre Mère bien-aimée !

Mais on ne peut plus respirer ; les douze bouches qui crient à tue-tête, rendent l'air pesant, mon front ruisselle de sueurs ; en vain je m'approche du mur où, par un trou qui doit servir de fenêtre, pénètre un peu de lumière et d'air.

* * *

Enfin mes élèves s'en vont et me laissent libre, je vais pouvoir me reposer. — Mais non, voici deux hommes vigoureux, cultivateurs dans un village voisin.

“ D'où venez-vous ? où allez-vous ? ”

On échange les compliments d'usage.

— “ Nous venons te voir, ô *Souami* répondent-ils, ” et cela signifie : nous venons au village pour affaires, pour des dettes à solder, pour des sommes à recevoir, ou ce qui est plus probable, pour recourir à quelque usurier, qui *donne* de l'argent à 75 pour 100 ou à peu près.

Ils ont du temps libre, car le temps n'a pas de valeur dans les Indes. — Ils s'assoient par terre, cela va sans dire, et l'on cause sur la récolte d'abord, elle est pauvre, car les insectes ont détruit les graines de ricin et on aura peu d'huile ; sur la sécheresse ensuite, l'eau manque dans les puits. . . Et les plaintes continuent et grossissent.

— Le prêtre brahmin est-il venu prélever ses droits annuels ? l'as-tu satisfait ?

— Que voulez-vous que je fasse ? répond l'Indien d'un air résigné. On ne peut pas les lui refuser, autrement il nous maudit, et ses malédictions portent malheur. ”

Nous voilà sur un sujet qui m'intéresse plus que les bœufs, les champs, les terrains, etc. On parle religion ; les bonzes indiens, selon le proverbe du pays, sont prêtres “ du ventre et non de la tête, ” c'est-à-dire qu'ils veulent de l'argent et se soucient peu de guider leurs ouailles au ciel. Jusqu'ici nous sommes d'accord, mais lorsqu'on vient à la conclusion : donc, votre religion n'est pas la vraie, donc. . .

— Ah ! qui le sait, répondent-ils, nos pères, nos aïeux la suivaient, donc. . .

Et le *donc* des Indiens annéantit la valeur du mien.

* * *

Le soleil est monté au haut du ciel, et voilà un troisième interlocuteur qui s'unit aux deux précédents.

Son visage, ses vêtements le révèlent comme un membre de la caste des *Bata-razula*, une tribu de fainéants et de vauriens qui désole cette contrée.

Il parle avec la gravité d'un docteur de la Sorbonne, et tout le monde se tait, charmé. Que dit-il ? . . . Personne ne le sait ; il a déclamé des vers en sanscrit et nous sommes restés bouche béante. . . Je lui demande le sens de ses discours, nous entamons une longue conversation historique, critique, philosophique, sur la religion indienne, sur la Trimurti, les Livres sacrés, les Codes de Mannu, même sur les aventures peu édifiantes du dieu Kriskna, sur les deux épopées indiennes Mahabharata et Ramayana, que tout le monde connaît, et qui, avec d'infinies variations sont répétées ici par tous les chanteurs ambulants, sur les événements prodigieux et ridicules du roi Vicramarca, sur les nouvelles de Panciatantra et sur les guerres du roi Bobbili ! On parle de tout cela et d'autres choses encore. . . Si quelque sténographe était présent ou si un phonographe avait arrêté les mots au vol, il y aurait une conférence, une "lecture" comme disent les Anglais, digne du Congrès futur des Orientalistes, à Babylone. Ainsi dans l'Inde, pour poser en esprits supérieurs, il faut parler en style incompréhensible ; mais peut-être en Europe c'est souvent peu différent.

* * *

Mais l'heure avance et le soleil va se plonger dans la mer.

Era già l'ora che volge il desio
Ai Missionari c'intenerisce il cuore
Lo di ch' han detto a' dolci amici addio

(DANTE, *Purg.*, c. 8.)

(C'était l'heure qui réveille les désirs des *Missionnaires* et attendrit leur cœur, en rappelant le jour où ils ont dit adieu à leurs bien-aimés),

Mes visages s'en vont et je reste seul... Hélas !... non... à mes dépens je m'aperçois qu'ils m'ont laissé leurs bons amis, et sur ma soutane qui devrait être blanche, mais qui a pris une teinte entre le cendré et le jaune, marchent des insectes connus sous tous les climats ; ils voyagent, montent, descendent, se poursuivent avec une agilité admirable... et sur le sol une procession de fourmis trace une voie... Ah ! elles ont trouvé le chemin qui va à la boîte du sucre, et elles se suivent docilement comme les brebis de Panurge, comme ces pauvres Indiens suivent le chemin paternel dans le péché, l'idolâtrie, l'ignorance, pour aboutir à... Ah ! mon Dieu, éclairez-les ! *Domine, fac ut videam* Envoyez-leur des ouvriers, afin de leur ouvrir les portes du paradis : *Ut vitam habeant !*

* * *

Sortons du village, dans un air plus pur. A quelques pas des habitations, on voit un grand amas de pierres d'un beau granit. Ce sont les fondements d'une maison plus vaste que les autres, ayant la forme d'une croix latine, c'est la maison de Dieu, l'église ! Si l'on pouvait semer les monuments comme le blé, Akkampilly aurait son église et la Vierge de Lourdes un petit sanctuaire dans ce désert spirituel et matériel. Voilà cinq ans qu'on a commencé, cinq ans d'ennuis et de soucis avec le pouvoir musulman. On a

dû abandonner l'entreprise, puis recommencer dans un autre lieu, et à présent les fondations sont là attendant les murs. L'Indien, qui les aperçoit en passant, pense à quelques tours ou forteresses en ruines, comme il en voit dans beaucoup de villages. Et il pense aussi à quelque chef de tribus qui a perdu son pouvoir et traîne péniblement sa vie.

Hélas ! les pierres menaçaient de rester entassées pendant des années et des siècles, car il nous manquait la permission du gouvernement musulman, sans laquelle on ne peut pas bâtir. Mais, au mois de mai de l'an passé, les chrétiens d'Akkampilly décidèrent de faire violence au ciel ; tous les soirs ils se réunissaient devant une petite image de la Madone de Lourdes dans la maison du catéchiste, ils récitaient le chapelet et écoutaient, avec une religieuse attention, l'histoire de l'apparition de la sainte Vierge que le catéchiste lisait en *télégu*.

A la fin du mois ils firent ce vœu : " O Vierge bénie ! aidez-nous ! Faites que nous aussi nous puissions avoir une chapelle pour nous réunir et prier votre divin Fils ! A vous nous dédions notre église ! Le prêtre et le catéchiste nous ont parlé des miracles de Lourdes, nous avons à notre tour éprouvé la puissance de votre protection lors du choléra . . . "

Quelques mois après, le chef musulman du district donnait la permission de bâtir une *école*, sous le titre de *Jésus et Marie*. Est-ce que l'église n'est pas une école, même la plus parfaite des écoles, où la vérité est enseignée, une école divine, avec un maître divin ?

* * *

Mais . . . à présent que nous pouvons construire et que les matériaux sont en partie recueillis, il manque l'argent, nous sommes aux abois. L'ouvrier indien coûte peu de

chose ; mais enfin, il faut le nourrir. Qu'on lui donne de l'argent comptant, ou du riz, ou simplement du millet, il faut qu'il puisse vivre et travailler.

Me voici arrivé à un point de discours auquel on fait souvent la sourde oreille. " Vous autres missionnaires, à vous entendre, nous devrions nous dépouiller entièrement pour vous. Eh bien, si vous n'êtes pas en fonds arrêtez-vous, laissez le temps mûrir les choses, car, comme le disent les Italiens, le temps et la paille mûrissent les nêfles. " Voilà ce qu'on m'écrivait dernièrement... pour m'encourager.

Et l'église d'Akkampilly est toujours là et rien ne mûrit... le temps passe, il manque encore la paille... Je ne demande rien, cette fois au moins, je ne me présente pas la main tendue, mais je tiens la bouche ouverte, prêt à remercier ceux qui m'aideront, et à implorer la bénédiction de Dieu et la protection de Marie.

Avant de terminer, je vais m'agenouiller et dire mes prières du soir :

" Ange gardien d'Akkampilly, prie pour ce village confié à tes soins ! Passe les mers, vole au delà des océans, parle à tes frères, les anges gardiens des villes florissantes et riches de l'Europe ! Au-delà des Alpes, sur les Pyrénées, prie et salue la Vierge Immaculée apparue à Lourdes ; dis à tous le désir de ce pauvre peuple d'avoir un sanctuaire bien humble, mais où il pourra honorer la Mère du ciel. "

LA PERSECUTION EN CHINE

UN MARTYR

Nous n'avons pas besoin de recommander la lettre suivante à l'attention de nos lecteurs. Elle donne des détails sur la persécution qui a désolé, à la fin de l'année dernière, une grande partie de la province du Chan-tong. Le sang des chrétiens a coulé, les pertes matérielles sont incalculables et les fils de saint François qui évangélisent cette mission si éprouvée, adressent à la charité des chrétiens d'Europe un appel émouvant qui ne restera pas, nous l'espérons, sans réponse.

Extrait d'une lettre d'un missionnaire franciscain du Chan-Tong septentrional



Le 4 novembre dernier commença la terrible révolution qui a anéanti 350 de nos chrétientés et fait plusieurs martyrs.

* * *

La première église brûlée fut celle du village de Mio-Kia-lin. Cette chrétienté donnait de grandes espérances depuis que j'avais pu, grâce à une bienfaitrice, y bâtir une belle église. Les jeunes gens formaient même mille projets d'embellissement. Tout à coup un ordre est donné par le gouverneur, vice-roi, Yu-Shien, qui déteste la religion et les étrangers. Une bande de Grands Couteaux, forte de plusieurs milliers d'hommes, se présente, et l'église est pillée, brûlée, démolie ; vient ensuite le pillage de la chrétienté ; tout fut rasé, incendié, volé. Les néophytes, surpris, s'étaient dispersés en toute hâte, sans pouvoir rien emporter.

A 14 kilom. au sud, se trouvait un village entièrement chrétien, Tchan-Kia-tchouan, mon ancienne résidence, là où j'ai appris le chinois. Un vénérable vieillard, le R. P. Philippe Yuen, y avait construit une magnifique église, style roman, avec deux belles tours à l'entrée ; je l'avais achevée, parée avec les secours que notre vénéré procureur, Mgr Potron, m'avait fait parvenir. Qu'elle était belle les jours de fête avec ses lustres, ses tentures, ses vitraux, son bel autel, devant lequel s'agenouillaient plus de mille chrétiens ! J'avais mis là mon cœur et mes ressources !

Le 5 novembre, des brigands, venant des ruines fumantes de Mio-Kia-lin, se présentèrent devant le village, et bientôt tout était la proie des flammes. A l'incendie s'ajoutèrent le pillage et le meurtre. Deux chrétiens furent massacrés. Aujourd'hui, il ne reste absolument plus rien ; les matériaux de l'église et des maisons chrétiennes que le feu avait respectés, ont été volés ou vendus.

* * *

Quelques jours après, tout était à feu et à sang. Dans cette partie du vicariat, 350 chrétientés sont en ruines. Faut-il se décourager devant de pareilles calamités ? Non, certes ! Nos chers chrétiens supportent ces malheurs avec une grandeur d'âme qui fait l'admiration de tous. Quels sujets d'angoisse cependant pour la plupart d'entre eux !

“ — Où est ta mère ?... ta femme ?... ta sœur ? ” demandais-je à ceux qui sont venus me trouver.

“ — Je ne sais pas ! ” me répondaient-ils tous, et cette réponse renfermait tant de craintes sur le sort des pauvres disparues que les larmes coulaient abondantes de leurs yeux. Moi-même, qui les connaissais aussi, je ne puis encore m'empêcher de pleurer en pensant à leur malheur.

* * *

La mort du catéchiste Uan kuen-sie, du village de Mantchouan, sous-préfecture de Buo-p'in, a été admirable. Saisi à Ma-kia-cha-wol, il fut dépouillé de ses habits, frappé et ligotté. On le conduisit les mains et les bras derrière le dos, pieds nus, jusqu'au village de Tehan-kuen-t'uin pour qu'il eut la douleur de voir saccager cette chrétienté, puis on le ramena à Ma-kia-cha-wol, enfin on le traîna sous les murs de la sous-préfecture de Qchen-p'in. Là les chefs lui firent subir un interrogatoire :

“ — Es-tu chrétien ? ”

“ — Oui, je le suis ! ”

A cette réponse, on lui coupa une oreille.

“ — Es-tu encore chrétien ? ” lui demanda-t-on une seconde fois.

“ — Oui, je le suis ! ”

Et la seconde oreille fut coupée.

“ — Oui ou non, es-tu chrétien ? ”

“ — Oui, je suis chrétien ! ”

Ce fut son arrêt de mort ! Un coup de sabre lui trancha la tête. Il alla augmenter la glorieuse phalange des martyrs.

Son corps fut enseveli en secret par sa propre famille dans son village natal.

* * *

Le gouverneur, Yo-shien, vient d'être cassé. Son successeur, Yoen-che-k'ai, est, paraît-il, favorable aux Européens. Puisse-t-il arriver bien vite à mettre un terme à ces scènes de désolation ! Mais que de ruinés ! La providence inspirera sans doute à des âmes charitables de venir au secours de tant de malheureux qui se trouvent sans asile, sans argent et sans vêtements.